

URSS 1968 : voyage en zigzags de Leningrad en Asie centrale (juillet-août 1968)

Autor(en): **Moine, Virgile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura**

Band (Jahr): **39 (1968)**

Heft 12

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-825239>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

URSS 1968

Voyage en zigzags de Leningrad en Asie centrale (Juillet-août 1968)

par Virgile MOINE

AVANT-PROPOS

Après deux voyages aux Etats-Unis, où me sont apparues avec plus de crudité qu'en Europe occidentale les ombres et les lumières du système capitaliste, j'ai désiré prendre contact avec le monde communiste. Je n'avais eu qu'une impression hâtive de celui-ci par une mission de quelques jours en Tchécoslovaquie, en 1964. Et j'ai voulu aborder le monde russe sans aucun parti pris ou préjugé, me bornant à enregistrer des faits, à constater, à rechercher en tout et partout d'abord le contact humain.

Certes, j'avais lu Dostoïevsky, Tolstoï et Gorki comme tous les hommes de ma génération. L'arrivée à Porrentruy, en 1917, de quelques déserteurs russes qui servaient sur le front français m'avait laissé une profonde impression de misère : géants hâves, déguenillés, sales et souvent illettrés. Pendant vingt-cinq ans, cette image m'a hanté, et j'en suis resté aux Russes de mon adolescence. Mais au cours de l'hiver 1944-1945 j'eus l'occasion de visiter à plusieurs reprises un camp d'internés russes installé dans la région du Cernil, près de Tramelan. Propres, disciplinés, sachant lire et écrire, suspendus constamment à la radio qui leur déversait des nouvelles militaires, était-il possible que ces évadés des chantiers hitlériens fussent les fils des déserteurs de 1917 ? Le camp, d'autre part, abritait non seulement des Russes, blonds Nordiques, et des Ukrainiens, mais aussi des Géorgiens, méridionaux exubérants, quelques Turcs et des Mongols, tous unis fraternellement, du moins en apparence. Il s'agissait non plus de Russes, mais de soldats de l'Union des républiques socialistes soviétiques, ensemble plus vaste dont l'élément russe n'est qu'une des composantes, la principale il est vrai.

Si des voyages touristiques sont organisés depuis plusieurs années pour la visite de Leningrad et de Moscou — qui ne constituent qu'une des faces de la Russie — rien, ou presque rien, n'avait encore été tenté pour attirer les Occidentaux vers ces villes de rêve que sont Boukhara et Samarcande et vers les républiques de l'Islam sises entre la dépression caspienne et l'Hindou-Kouch et le Pamir. Or, la « Société suisse des voyages académiques » ayant pris l'initiative d'organiser un premier voyage, en 1968, à l'intention d'archéologues, d'historiens, de sociologues, de... curieux, voyage s'égrenant en escales, sur plus de 11 000 kilomètres, de Leningrad à Tachkent, en passant par Moscou, Kiev, Tbilissi, Erivan, Achkhabad, Boukhara et Samarcande, l'aventure m'a tenté. Fouetté par les souvenirs de 1917 et de 1945, curieux de découvrir un monde à l'opposé des USA, je me suis décidé au voyage.

Mes notes ont été prises sur le vif, du 20 juillet au 10 août, alors que la tension était déjà grande entre la Tchécoslovaquie et ses associés du Pacte de Varsovie. Mais le coup de force du Kremlin n'avait pas encore eu lieu. Cet attentat à la morale et au droit des gens mérite une condamnation unanime. Cependant, je n'ai modifié en rien mes impressions. C'eût été malhonnête, et je n'ai aucune raison de renier la sympathie ressentie envers le peuple russe. Qui sait ? Peut-être le lecteur y trouvera-t-il des arguments expliquant l'erreur monumentale des Soviétiques. L'âme slave est insondable, et la Russie éternelle dans son comportement...

I

Leningrad l'Impériale et Novgorod l'Orthodoxe : deux images du monde russe

Le tourisme étant étatisé en URSS, les « Voyages académiques » ont dû se borner à traiter avec « Intourist », organisme officiel prenant en charge les touristes, les logeant, les nourrissant, fixant les itinéraires et les moyens de transport, distribuant les documents nécessaires, réglant les formalités policières, douanières et le délicat problème du change des devises. A noter qu'il est interdit d'importer ou d'exporter roubles et kopecks, l'argent étranger devant être échangé sur place à un cours supérieur à celui du... dollar !

Avec l'insouciance d'un collégien en course scolaire, nourri de langue et de littérature russes depuis quatre mois, parti de Kloten à bord d'un Iliouchine tchèque, je retrouvais l'aérodrome de Prague où j'avais atterri il y a quatre ans. Est-ce illusion ? Il paraît transformé, tout en lignes sobres et fonctionnelles. Peu de voyageurs, mais de nombreux badauds en cette fin de semaine. Les hôtes, coquettes, souriantes, s'expriment en tchèque et en allemand. Est-ce l'effet du « printemps » de Prague ? Pourtant nous sommes au 20 juillet !

Changement d'appareil. C'est encore un Iliouchine. Le tiers des fauteuils sont inoccupés, et les passagers, Tchèques ou Russes, dégagent tous un relent d'officialité : mines graves et serviettes gonflées. L'avion s'élève quasi à la verticale, atteint rapidement 10 000 mètres, tandis que le chef d'équipage commente l'itinéraire en tchèque et en russe (ni anglais, ni français, ni même allemand ; on tourne le dos à l'Occident...).

On distingue la grosse échine des Carpathes, sous les trouées des nuages, puis l'interminable plaine polono-russe, coupée d'étangs et de lacs, qui crée un vacuum entre l'Europe centrale, compartimentée et tourmentée, et l'Oural où commence théoriquement le continent asiatique. Cette impression de quitter l'Europe, je l'avais déjà ressentie il y a dix ans, lors d'un vol vers l'Iran : après le Liban, où se taillent monts et vaux, l'étendue infinie et monotone des plats pays du Tigre et de l'Euphrate, autre vacuum. L'Europe, pointe avancée du vaste continent asiatique, apparaît comme un finistère sans limites précises dans sa partie orientale... Tout est conventions. Où s'arrête l'Asie ? Où commence l'Europe ?

Trois heures de vol — 2000 km. — et nous atterrissons à Leningrad, à 20 h. 55, sous un ciel d'argent évoquant la nuit polaire. L'aérodrome est vaste, encombré de Tupolev, géants de l'air à turboréacteurs et turbopropulseurs transportant 220 passagers.

L'agence Intourist nous attend, représentée par Nina, guide qui nous accompagnera durant tout notre séjour en URSS. Trente-trois ans, mariée, née à Vladivostok, elle a perdu son père, officier supérieur, lors du siège de Leningrad, en 1943. Discrète, effacée, ne se livrant à aucun commentaire politique, parlant l'allemand à la perfection sans jamais avoir quitté l'URSS, elle s'est très vite imposée à notre groupe par son tact et son entregent.

Pas de formalités douanières. Simple contrôle des passeports et déclaration écrite, sur l'honneur, du montant des devises que nous possédons. Aucune valise n'est ouverte ! Décidément, Intourist, comme Ali-Baba, prononce « Sésame, ouvre-toi » et voit s'ouvrir toutes les portes. Intourist, c'est l'Etat, et l'Etat tout puissant.

Une large avenue, longue de 11 kilomètres, mène au cœur de Leningrad. Les maisons semblent coiffées d'un halo et baignées dans une blancheur laiteuse qui les agrandit. Peu ou pas de passants. Samedi, 22 h. ! L'ambiance est baudelairienne. L'Hôtel « Europe », deuxième catégorie, palace décrépît du Second Empire, qui accueillit jadis des personnages huppés et décorés, s'est mué en caravansérail. Touristes anglais, français, italiens, allemands de l'Est s'y entassent à deux ou trois par chambre. La majorité d'entre eux, à en juger à leur tenue, sont de petits bourgeois : fonctionnaires à bérets basques, institutrices quinquagénaires, Scandinaves surgelés.

Le personnel, affable, ne parle que russe. De vieilles femmes portant fichu font le service d'ascenseur ; garçons et filles de salle, aimables et propres, vêtus sobrement et d'uniforme façon, manifestent une évidente bonne volonté. A chaque étage, une surveillante. Cependant, l'hôtel n'a plus d'impérial que la carcasse. Désuet, révélant son luxe d'autrefois par la disposition des lieux et les stucs des plafonds, il n'a subi ni rénovation ni même entretien minimal.

La nourriture est surtout copieuse, comprenant laitages, viandes, l'inévitable « bortsch », fruits et eau minérale ou limonade, dont on abuse. Bien que le pourboire ait été supprimé, le personnel n'en travaille pas moins avec conscience. Et tout au long du voyage, j'ai dû constater, de la Baltique à l'Asie centrale, qu'aucun sentiment d'obséquiosité ou de servilité n'anime garçons et serveuses. Le client y est traité avec la même politesse que dans un magasin. Ce qui n'exclut nullement, après quelques jours, la remise d'un modeste cadeau — mouchoir, crayon, menus objets — en témoignage de satisfaction. L'argent, en revanche, est refusé.

Désireux de humer l'air après quelques heures d'avion, je découvre Leningrad à 23 h. La ville est morte. Quelques noctambules hantent les abords des hôtels, prêts à fraterniser, à échanger des cigarettes, à troquer des roubles au marché noir. La société la mieux « organisée » connaît aussi aigrefins et quémandeurs... Las de discours-pantomimes, j'entre au bar de l'hôtel où sont attablés des touristes étrangers. On y refuse roubles et kopecks ! Le dollar règne en roi, et il est seul admis.

Une limonade, servie par un barman finlandais qui accepte néanmoins francs suisses et français, coûte un dollar.

Le couvre-feu sonne à 1 h., même un samedi et dans un caravan-sérail ! Aurais-je atterri au pays de l'austérité ?

* * *

Si l'URSS, construction de 1918, doit beaucoup à Lénine, la Russie stricto sensu est sortie de la barbarie au début du XVIII^e siècle, grâce au génie et à la volonté de Pierre le Grand. Et dans le cœur de tout Russe, citoyen de la République fédérée de Russie, le nom de Pétersbourg ou de Petrograd éveille un profond sentiment de fierté. Cette ville, unique au monde, élégante dans ses traits comme Paris ou Washington, née du cerveau imaginatif d'architectes français, italiens et allemands disposant de moyens financiers illimités, séduit tout visiteur. Elle est l'« Impériale », par ses palais classiques et somptueux, couleur vert eau, zébrés parfois comme ceux de Florence ou de Sienne, mariant leurs teintes à celles de la Neva et de la lumière nordique. Quelques bâtiments, couleur ocre, se détachent dans cet ensemble grandiose.

Tout ici affirme la volonté des tsars, ayant maté les barbares tatars et les boiards terriens, de se tourner vers l'Occident et d'en égaler les empereurs et les rois. Fenêtre d'un immense arrière-pays ouverte sur la mer, elle a permis le contact, par la Baltique, avec les Etats nordiques, les villes progressistes de la Hanse germanique, la Hollande — où Pierre le Grand apprit son métier de marin et se civilisa — l'Angleterre. Elle ne peut renier ses origines. Ouvrière par ses faubourgs étendus où s'entassaient des usines aux produits mécaniques mondialement connus et des HLM monumentaux, elle est restée aristocratique et nordique en son centre. Tout y est ordonné, soigné, d'une méticuleuse propreté, à l'opposé de la nonchalance et de la fantaisie slaves.

Capitale de l'Empire russe de 1710 à 1918, détrônée par Moscou, parce que trop excentrique et trop éloignée des terres industrialisées de l'Est (Sibérie et Asie centrale), Saint-Pétersbourg défend son passé et couve ses richesses artistiques. Accessible plus qu'aucune autre ville russe aux idées occidentales, foyer de toutes les agitations et révolutions politiques au cours du XIX^e siècle, elle ne renie pas ses origines. Dans la forteresse Pierre et Paul, qui domine le cours de la Neva, d'illustres révolutionnaires y subirent la torture, et leurs noms sont honorés — Bakounine, Gorki ; néanmoins les tombeaux des Romanov, de marbre blanc et ornés aux angles d'aigles dorées, sont aussi fleuris par des mains pieuses.

Les places, majestueuses comme celles de Rome, portent des noms révolutionnaires : Place des Décembristes, révoltés de 1825, Place de l'Insurrection, où furent massacrés des pétitionnaires démocrates en 1905, Place de la Révolution d'Octobre. Dans les pierres de la cité s'inscrivent tous les mouvements d'inspiration libérale ou révolutionnaire, amenés par les vents de la Baltique. Mais nul n'a touché au souvenir des tzars, ô paradoxe ! Leurs statues sont restées intactes, même le monument d'Alexandre I^{er} surmonté d'une grande croix, et ceux des généraux de l'Empire, le grand Souvorov, qui a droit à un musée, Koutousov et Barclay, vainqueurs de Napoléon. L'humble maison de bois

où Pierre le Grand s'établit pour surveiller la construction de sa nouvelle capitale est l'objet d'une protection spéciale. Tout proche, le croiseur « Aurora », qui donna le signal de la révolution bolchéviste, mouille dans les eaux de la Néva et tire quotidiennement une salve d'artillerie pour rappeler le souvenir de la Révolution d'Octobre. La marine russe, m'a-t-on affirmé, comptait de nombreux réformistes, tant officiers que marins, pénétrés des idées d'Occident, désireux de secouer l'autocratie tsariste, volontiers frondeurs face à l'armée de terre et aux cosaques. L'attitude louvoyante de Kerenski les aurait poussés à rejeter les mencheviki (ou modérés) en faveur des bolchévistes.

On peut flâner des heures le long des quais de la Néva, dans une ambiance irréelle et propice au rêve. Mais le Palais d'Hiver, tout proche, abritant les fameuses collections de l'Ermitage — parmi les plus riches du monde — exige une visite approfondie. Le cadre est grandiose, et les œuvres exposées dignes du cadre. L'analyse ou la description d'un musée abritant deux millions de pièces est impossible. La visite ne peut être que superficielle. Les salles où sont exposées les œuvres des impressionnistes français mériteraient à eux seuls un examen approfondi. Matisse, Picasso, Derain, van Dongen, Sarlat, Bonnard, Marquet, Denis ornent les cimaises. Et toutes les grandes écoles d'Occident — hollandaise, flamande, italienne — n'ont pas été oubliées. La civilisation russe y a une large part. Je n'oublierai pas de sitôt les deux salles consacrées aux jeux d'échecs en argent, en ivoire, en bois précieux, aux figures les plus fantasmagoriques et fantaisistes de pions, de cavaliers et de tours.

Les foules se pressent, russes surtout, par milliers, en ce jour de juillet. Adultes, adolescents et enfants sous la conduite de maîtres, emplissent les salles, sérieux comme dans un temple. Des gardiennes, sévères comme des cerbères, traquent les quelques visiteuses à talons pointus, les porteurs d'appareils de photos et les curieux qui s'aventurent à toucher un meuble. Catalogues et inscriptions étant en caractères cyrilliques, les Occidentaux, voire les Polonais et les Tchèques ignorant le russe, en sont réduits à contempler les chefs-d'œuvre et à en supputer l'origine.

D'ailleurs, dans les autres musées d'URSS, l'alphabet latin est aussi ignoré. On n'utilise que le russe et les langues régionales — ousbek, géorgien, arménien — ainsi que les caractères cyrilliques ou les alphabets des langues régionales, encore plus compliqués. L'allemand, de toutes les langues étrangères, est la plus connue. Est-ce l'effet du voisinage ? La République démocratique allemande y contribue-t-elle ? Ou l'occupation russe de Berlin et du vieux pays prussien de Kœnigsberg ? Ou encore l'influence de la noblesse balte et de la civilisation germanique, qui domina l'armée pendant près de deux siècles et ne s'est pas encore effacée ? La connaissance de l'anglais vient au deuxième rang, loin derrière l'allemand, mais avec une légère avance sur le français. Introduit dans les quinze républiques fédérées d'URSS, lu par plus de 200 millions de personnes, l'alphabet cyrillique détermine l'aire d'une civilisation difficilement perméable à la littérature d'Occident non traduite.

* * *

Si Leningrad ne peut s'enorgueillir d'un théâtre aussi connu que le « Bolchoï » de Moscou, elle n'en a pas moins de remarquables salles de spectacle. J'ai vécu une inoubliable soirée au « Maly », théâtre d'opéra où se jouait « Sadko », une féerie de Rimsky-Korsakov inspirée d'un mythe de la Russie païenne. Décors, musique, ballets, tout concourait à créer un climat émotionnel, à évoquer l'image de la « vieille » Russie, celle de Novgorod, que je découvrirais le lendemain. Coût d'une place en bon rang, au parterre : deux roubles, soient dix francs suisses au change touristique. La salle, occupée jusqu'aux derniers recoins, abritait un public vêtu proprement, en tenue foncée, sans élégance, mais vibrant et enthousiaste. Les ouvreuses, aussi aimables qu'en Occident, refusent tout pourboire. Lors de l'entracte, errant dans les couloirs, j'ai vainement cherché une buvette, comme à Vienne ou à Berne.

A la sortie du spectacle, vers 22 h., des grappes humaines s'agrippent aux autobus, car les taxis sont absents. On rit, on crie, on s'interpelle sans animosité. Ce doit être une habitude. Après trente minutes d'attente, las de ne découvrir aucun taxi, nous nous engouffrons dans un autobus surchargé, coincés entre un groupe de jeunes Ukrainiennes qui rient à pleines dents et prennent plaisir aux bourrades. Grâce à elles, nous retrouvons l'Hôtel « Europe ».

Dimanche soir, à 22 h. 30, les rues sont quasi mortes. Pas d'auto, pas de taxi, peu de flâneurs, dans une ville de plus de 3 millions d'habitants. Le dimanche ressemblerait-il au samedi soir ? Et pourtant, ce bon peuple, ossu et charnu, apparemment bien nourri, n'a rien de contrit. On m'a déclaré que les gens de Leningrad, en été, émigraient en masse, en fin de semaine, vers la mer ou vers les lacs Ladoga et Peïpous, bien que la température, en cet inclément jour de juillet, n'ait pas dépassé 13 degrés.

Il est vrai que la côte balte et la région des lacs offrent des sites envoûtants et mélancoliques, aux eaux profondes et moirées, enchâssées dans des forêts de bouleaux aux troncs argentés. Pays plus nordique que slave, conquis sur la Suède, et qui explique la réserve des autochtones. Sur près de trente kilomètres, entre la Neva et la mer, les anciens châteaux, les « folies » comme on disait au XVIII^e siècle, portant des noms allemands, s'échelonnent dans la verdure. Devenus propriétés de l'Etat, ils abritent des musées locaux ou des colonies de vacances.

L'un d'eux, véritable Versailles, Petrodvorets, transcription de l'appellation allemande de Peterhof, fut jadis la résidence d'été des tsars. Construit par Pierre le Grand, formé d'un grand palais baroque, d'un parc foisonnant de héros mythologiques statufiés et dorés, de jets d'eau composant mille arabesques, de gentilhommières aux noms français perdus dans la verdure — Monplaisir, Marly, l'Ermitage — cet ensemble dégage une magnificence digne d'un potentat oriental aux richesses illimitées s'étant juré de dépenser sans compter pour imiter Louis XIV, voire le surpasser. Avouons qu'il y réussit !

En cet après-midi ensoleillé, une foule nombreuse et détendue admire, commente, photographie, en tenue d'été, les hommes vêtus d'une chemisette blanche, sans veste, les femmes en robes de cotonnade, les jeunes filles en timides mini-jupes. Peuple bon enfant, très nordique, qui pourrait être finnois ou suédois. On boit de la bière et

des limonades, débitées dans des buvettes, en marge du parc. Petrod-voretz a subi les ravages de la guerre, une division allemande l'ayant sauvagement saccagé à la dynamite. Tout a été restauré dans sa splendeur première.

C'est avec la même fierté farouche que celle que j'avais constatée à Leningrad qui, elle aussi, a pansé les graves blessures d'un siège de 900 jours qui coûta la vie à 500 000 personnes, civils et soldats. Toute trace de vandalisme due à la guerre ou à la révolution de 1917 a disparu ; chaque palais, chaque monument a été reconstitué dans son style antérieur. Certes, des œuvres colossales dans le style néo-socialiste ont vu le jour depuis, mais le soviet local, soutenu par le pouvoir central et par la population unanime, n'a pas permis que l'ancien Pétersbourg, au passé prestigieux de capitale d'un grand Empire, fût amputé de son architecture.

Dans le bateau qui me ramenait en ville, en remontant l'estuaire de la Neva, tout en découvrant un paysage comparable au port de Hambourg par les usines, les quais, les entrepôts, je pensais au sort qui frappe les collectivités aussi brutalement que les individus. Pourquoi Saint-Pétersbourg alias Petrograd alias Leningrad a-t-elle été déchue de son titre impérial de capitale ? Toujours à la pointe de la révolution, foyer culturel, politique et progressiste, d'où surgirent toutes les initiatives de la Russie tsariste dès le XVIII^e siècle, méritait-elle d'être châtiée ? Elle continue sans doute à jouer un rôle essentiel dans le cadre de l'URSS, dont elle est la deuxième ville en importance. Mais elle n'en a pas moins dû s'effacer devant Moscou. Les gens de Leningrad, fiers du passé à la fois aristocratique et révolutionnaire de leur ville, se considèrent, dans le cadre de la République fédérée de Russie — à ne pas confondre avec l'URSS — comme l'élément dynamique.

En prenant la lourde décision de transférer la capitale à Moscou, en 1917, les Soviets, tout en rompant avec l'immédiat passé tsariste, retrouvaient le cœur de la vieille Russie et se dégageaient d'une pression occidentale. La poussée allemande dans la première guerre mondiale, renouvelée de 1940 à 1943, la perte, en 1918, des provinces baltes devenues indépendantes et tournant le dos à la Russie — Finlande, Esthonie, Lettonie, Lithuanie — démontraient la difficulté d'une défense militaire de la capitale, vulnérable par terre et par mer, comme l'avaient aussi prouvé les poussées allemandes de 1941 à 1943. Cet élément aura été décisif dans la décision des Soviets. Ils l'ont prouvé d'ailleurs en profitant de la crise mondiale pour réoccuper les Etats baltes en 1940 et reprendre à la Finlande la province de Vyborg qui borde la Neva au nord. Les autorités soviétiques eussent été gênées dans leurs mouvements et dans le contrôle de l'Empire au cours de la guerre mondiale, dès 1940, si elles s'étaient maintenues à Pétersbourg, alias Petrograd. Elles ont donc agi avec sagacité en 1917, en décidant du transfert de la capitale.

Saint-Pétersbourg, tourné vers l'Occident, avec pignon sur mer, incarnait la volonté d'un grand tsar de prendre ses distances avec la steppe asiatique, sans cependant lui tourner résolument le dos, et de faire de la Baltique une mer russe s'ouvrant vers l'Occident, la Hollande, Londres et la France. De 1918 à 1940, Leningrad a connu l'asphyxie parce que la ville avait perdu sa raison d'être. La reconquête des pays

baltes et l'annexion de Kœnigsberg — la patrie de Kant devenue Kaliningrad ! — l'a revivifiée. Avec une énergie toute nordique, sans s'insurger contre Moscou, elle a voulu rester à la fenêtre de la Russie vers l'ouest et vers la mer. D'où l'importance de son industrie d'exportation, exclusivement technique, d'où aussi le maintien, par ses monuments, d'une tradition qu'elle considère comme sacrée et intouchable. D'où enfin l'effort de propagande en faveur du tourisme, façon élégante de reprendre contact avec l'Occident.

Saint-Pétersbourg ? Petrograd ? Leningrad ? La ville appartient plus à l'Europe qu'à la vieille Russie. Et ses habitants, si souvent soulevés contre les tsars et leurs cours allemandes, foyers souvent de mystique et de luxure, conservent pieusement, sans souci d'une orthodoxie révolutionnaire à laquelle ils sont cependant attachés, des édifices et des monuments dont toutes les pierres chantent la grandeur et la majesté d'un passé à jamais révolu. Nos jacobins de France et de Navarre, si j'en juge aux ruines qui défigurent encore nos cités d'Occident, affichaient moins de respect envers leurs princes et devanciers...

* * *

Mais Leningrad n'est pas toute la Russie, tant s'en faut. Par Intourist, en car, nous nous sommes rendus à Novgorod, appelée jadis la Grande, à 200 kilomètres au sud de la capitale nordique (à ne pas confondre avec Nijni-Novgorod, l'actuelle Gorki, sur le fleuve Volga, célèbre autrefois par ses foires de mondiale réputation).

Paysage désolé et désolant, uniformément plat, sous un ciel de juillet maussade et brumeux. La route, çà et là, s'enfonce et s'effondre dans un sol spongieux. Des lacs, des étangs, des mares. Les isbas, misérables, semblent aspirées par une eau souterraine au point de perdre l'équilibre ; elles possèdent cependant des antennes de TV. Les faites de certains toits sont pliés en dos d'âne. Autour des masures, en bordure de jardinets miteux, du bois noirci et de la tourbe encore fraîche attendent un hiver qui doit durer longtemps. Ce pays forme une vaste dépression dont toutes les eaux stagnent dans des lacs et des étangs qui se déversent ensuite dans le golfe de Finlande et la Baltique par des fleuves paresseux, larges et sinueux. Novgorod en occupe le centre, à égale distance de Leningrad et des républiques fédérées d'Esthonie et de Lettonie. Sise sur le Volkhov, à quelques kilomètres du lac Ilmen, la ville a joué au Moyen Age un rôle important, comme membre de la Hanse, alors que la Moscovie tremblait encore sous le joug des Tatars et que Moscou n'était qu'un village. Moins ouverte à la mer que les autres cités hanséatiques qui bordaient la Baltique et la mer du Nord, Novgorod constituait néanmoins un vaste entrepôt où se rencontraient les chasseurs de fourrures du Nord et de l'Est, les marchands venant de Byzance et de Kiev, ainsi que les Baltes et les Allemands. Sa période de gloire se situe du XI^e au XVII^e siècle, alors qu'elle formait une république autonome, avec ses propres institutions, comme Brême ou Lubeck. Victime de la centralisation moscovite et de la fondation de Pétersbourg, la ville a dépéri, conservant ses cinquante églises et ses cloîtres jusqu'à la Révolution de 1917. Orthodoxe, rattachée au passé,

subissant le régime nouveau qu'elle n'avait pas appelé, Novgorod sombrait dans la torpeur provinciale quand l'invasion allemande de 1940 la meurtrit, la défigura par des destructions massives et faillit lui porter un coup décisif.

Ressurgie de ses cendres, comme Phénix, Novgorod a profité du puissant courant d'industrialisation de l'URSS depuis 1946, courant qui a engendré un afflux jusqu'alors inconnu de populations vers les villes. Ce phénomène a tant frappé un diplomate français connaissant à fond l'URSS, qu'il me déclarait, il y a deux mois à peine, qu'avant vingt ans ce pays comptera beaucoup plus de citadins — villes ayant plus de 10 000 habitants — que de campagnards, comme les USA.

Il appert d'une communication officielle qu'avant la première guerre mondiale, le rapport entre la population des villes et celle des campagnes était de 18 et 82 % ; il passait en 1939 à 32 et 68 %, en 1959 à 48 et 52 % et en janvier 1967 à 55 et 45 %.

Selon les données recueillies au 1^{er} janvier 1967, on comptait en URSS 128 millions de citadins contre 106,4 millions de ruraux. On admet que vers la fin de 1980, presque les 70 % de la population habiteront les villes. Cette structure nouvelle, avec toutes les conséquences sociales, morales, culturelles qu'elle comporte, hissera l'URSS au rang de l'Angleterre et des Pays-Bas.

Novgorod, qui comptait 30 000 habitants à la veille du conflit germano-russe, et qui paraissait définitivement déchu, en compte aujourd'hui 100 000, grâce aux usines et aux chantiers nouveaux qui la ceignent d'une couronne de quartiers modernes. Mais le centre de la ville, sur les deux rives du Volkhov, est resté « Novgorod », dont le nom — les toponymes des villes de récente construction se terminent par « grad », comme Leningrad, Volgograd, Kaliningrad, et ceux des villes anciennes par « gorod » en vieux russe, comme Oujgorod dans les Carpathes ou Zvenigorod près de Moscou — est cher aux archéologues et aux passionnés de l'architecture byzantine.

Qui n'a pas contemplé Novgorod, son kremlin et ses églises, ne connaîtra jamais l'esprit de la « vieille et sainte Russie ». La ville accueillit très tôt la doctrine orthodoxe et devint une métropole religieuse, dans la ligne de Byzance et de Kiev. Alors que Moscou n'était qu'une bourgade, Novgorod avait déjà son kremlin, sa cathédrale Sainte-Sophie, imitation fidèle de celle des bords du Bosphore, ses églises surmontées de trois ou cinq clochers à bulbes dorés ou argentés. Féerie de l'Orient méditerranéen transportée en pays nordique ! Autant de flèches élancées vers le ciel et révélant le vieux rêve russe de remplacer Byzance à la tête de la foi orthodoxe, rêve que poursuivirent les tsars à des fins nationales et qui leur vaudra d'être, pendant des siècles, les protecteurs des Slaves chrétiens contre les Tatars et les Ottomans. Le messianisme russe a commencé à Novgorod et à Kiev, et les Soviets, bien que de tendance athée ou pour le moins agnostique, n'ont fait que le reprendre sous une autre forme. Orthodoxe inflexible, communiste inflexible, la nuance est nulle sur le plan psychologique, l'un et l'autre se référant à un credo et à un canon indiscutables. Besoin de propager une foi, trait caractéristique de l'homme russe, qu'il s'agisse de certains tsars mystiques, des héros de Dostoïevsky, du pacifiste Tolstoï ou d'apôtres marxistes enfiévrés...

Novgorod est resté un cadre historico-religieux. Mais aujourd'hui les églises sont vides, désaffectées ou transformées en musées. Il est vrai que la commission des monuments historiques en a sauvé ou restauré quelques-unes, en leur redonnant leur pureté primitive. Certaines, rasées par les Allemands, de 1941 à 1943, dressent vers le ciel des lambeaux de clocher.

Une visite au Musée du kremlin s'impose, car il recèle une collection unique de manuscrits sur écorce de bouleau du XII^e au XIV^e siècle, documents officiels ou lettres privées révélant le degré d'instruction des marchands de Novgorod.

Le monument du millénaire de la Russie, érigé en 1862, se dresse intact, massif, métallique, en forme de cloche, sur la grand-place du Kremlin. Présentant en ronde bosse les hauts faits des tsars et des généraux, il provoque l'admiration des milliers de visiteurs, ouvriers et paysans suivis de leurs familles, béats, déchiffrant avec intérêt le passé de la Russie. Ici, point d'internationalisme, mais communion dans l'amour de la « sainte Russie ».

La déchéance des églises muées en musées est encore soulignée par l'attitude des gardiennes, vieilles femmes effacées, toutes vêtues de gris ou de noir, coiffées d'un foulard qui leur couvre les cheveux, bonasses, résignées, marquées par un long veuvage, perdues dans une société qui les confit en religion au moment où celle-ci agonise. L'obole que je versais me fut déceimment refusée. Que n'ai-je pu leur témoigner ma charité ! Dans une civilisation mécanicienne et brutale, sans place pour le mystère, elles sont ravalées au rang de fossiles dans les églises-musées.

Après la visite archéologique, flânerie dans la Novgorod moderne. Tout est banal et gris, comme dans un pauvre faubourg ouvrier. Le stakanovisme n'a pas disparu : comme dans presque toutes les autres cités ouvrières, les champions du travail, en grandes effigies, recouvrent d'immenses placards d'affichage.

J'ai compté dix-sept autos en l'espace de trois heures.

Au restaurant « Intourist », en ce dimanche après-midi, il y a affluence de clients, ouvriers et petits bourgeois. Le menu est celui qu'on retrouvera dans tous les hôtels de Russie occidentale : tomates, poireaux et cornichons, pain bis et beurre, bouillon et œuf dur, bœuf en daube et pommes de terre, eau minérale et café. Bière et vin hors menu.

En quittant Novgorod, nous admirons l'impressionnante église Saint-Georges extra-muros, rattachée à un couvent moribond qui compte encore cinq popes. Le toit, surmonté de cinq clochers à bulbes peints en bleu azur semé d'étoiles, crée une ambiance irréelle tenant de l'imagerie naïve et populaire. Un Pantocrator, géant et émacié, sous une voûte intérieure, veille sur le tombeau d'Alexandre Nevsky, héros de l'histoire russe médiévale, qui repose dans le chœur.

A quelque 600 mètres, isolée, comme pour rappeler que Novgorod fut d'abord une cité nordique, une minuscule église de bois, comme on en trouve en Norvège, dresse vers le ciel un clocher conique et effilé, surmonté d'un bulbe gros comme un ballonnet.

Un dernier regard à Novgorod la Grande avant de rejoindre Leningrad. Une forêt de clochers se profile sur un ciel déjà sombre. Beau-

coup d'églises, mais elles sont mortes, privées de leur raison de vivre, comme les sympathiques petites vieilles qui en assurent la surveillance...

II

Moscou, capitale de l'éternelle Russie et Mecque du communisme mondial

Toutes les grandes villes d'URSS sont reliées entre elles par l'Aeroflot, disposant d'appareils puissants pouvant emporter 160 à 200 passagers. Distance de Leningrad à Moscou : 700 kilomètres, soit à peu près le trajet Genève-Barcelone ou Bâle-Calais. Durée du vol : une heure.

Nous nous envolons de Leningrad à 19 h. 30, non sans avoir franchi une haie de voyageurs pour nous embarquer. Clients d'Intourist, nous bénéficions d'un droit de priorité, et les autres voyageurs, bon public, s'effacent pour nous laisser entrer dans l'avion. Impensable ! Quelles réactions enregistrerait-on chez nous, même en justifiant pareille mesure par la nécessité de ménager des hôtes apportant des devises étrangères ? Le peuple russe, décidément, accepte tous les ukases sans aucune protestation.

Atterrissage à Vnoukovo, réservé aux relations intérieures, après avoir survolé le plateau de Valdaï et des zones forestières, immenses taches noires au crépuscule, qui servirent d'abris aux soldats de 1812 et de 1941 menant la guerilla contre les Français et contre les envahisseurs nazis.

Moscou s'annonce déjà à 60 kilomètres par une lueur si forte qu'on pense à un embrasement du ciel.

Les chambres n'étant disponibles pour notre équipe qu'à 23 h. 30, notre guide décide souverainement que nous dînerons au restaurant de l'aérodrome, ce dont nous ne nous plaignons pas. On nous servira, la seule fois au cours du voyage, caviar et vodka, puis un chachlik, brochette de viande assaisonnée d'oignons et autres condiments.

Une heure de digestive somnolence dans le hall de l'aéroport, en attendant qu'un bus nous emmène à Moscou. Tables et parois sont tapissées de revues, tracts, brochures à la gloire du communisme, de Marx, du léninisme, de la paix, de la révolution prolétarienne, le tout en russe, en anglais, en français, en allemand, en espagnol, gratuitement à disposition de tout voyageur. Ce besoin messianique de conversion n'a qu'un effet répulsif sur les Occidentaux critiques que nous sommes.

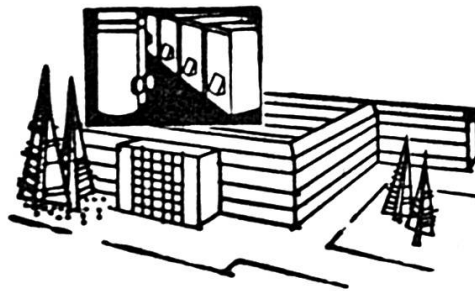
23 h. 30. Moscou est désert. Seule, à distance, la Place Rouge émerge de la semi-obscurité, donnant aux édifices et aux monuments une grandeur démesurée.

L'Hôtel « Bucaresti » — Bucarest — de deuxième classe, est plutôt lugubre. A minuit, le hall offre le spectacle d'une auberge de jeunesse où les groupes abandonnent ou reprennent des cantonnements. Nous sommes deux dans une chambre à trois lits. La salle de bains y attendant a été... débarrassée de sa baignoire et de l'arrivée d'eau chaude, un hôtel de deuxième catégorie n'y ayant pas droit. Le « Bucu-

pārli+cie

Chauffage central
Application de la chaleur
à tout usage
Chauffage par rayonnement
Chauffage au mazout
Climatisation
Installations sanitaires

BIENNE LA CHAUX-DE-FONDS
DELÉMONT PORRENTUUY
MALLERAY TRAMELAN
SAINT-IMIER NEUCHATEL



1409

LA JURASSIENNE

Caisse d'assurance-maladie
créée par l'ADIJ, reconnue par la Confédération
est ouverte à tous les Jurassiens

INDEMNITÉS JOURNALIÈRES ET D'HOSPITALISATION
INDEMNITÉS AU DÉCÈS — ASSURANCE-TUBERCULOSE
SOINS MÉDICAUX ET PHARMACEUTIQUES
ASSURANCE-MATERNITÉ — ASSURANCE COLLECTIVE

Présidence : **Delémont**, avenue de la Gare 46, tél. (066) 2 15 13
Administration : **Cortébert**, tél. (032) 97 14 44

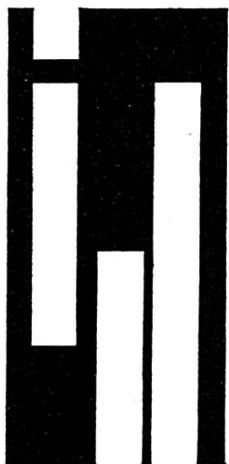
1403

Le journal
que vous
devez lire...

LE DÉMOCRATE

Quotidien
jurassien
du matin

... et pour
tous vos
imprimés
une bonne
adresse :



Imprimerie du Démocrate

Delémont

resti », comme l'« Europe » à Leningrad, dut être jadis un établissement sinon de luxe du moins confortable. A la vérité, je dois reconnaître que le personnel fut affable et la table excellente.

* * *

Moscou ! Quel est l'Occidental qui n'a rêvé de visiter cette cité, une des plus prestigieuses qui soient, dont le nom éveille des réminiscences historiques, des visions calquées sur des images d'Epinal, des palais, des dizaines d'églises aux clochers multicolores, des personnages mystérieux, énigmatiques et autocrates ? Depuis longtemps, les « moscoutaires » ont rejeté dans l'ombre les Moscovites. Je ne sais pas que de Londres, Paris, Washington ou même Berlin soient dérivés des péjoratifs. Si Moscou est la capitale de toutes les Russies, de l'immense Etat qui s'étend, sur 22 millions de kilomètres carrés (520 fois la Suisse), de Leningrad à Vladivostock (8000 km., soit 12 fois Paris-Marseille ou 26 fois Genève-Constance), et d'Arkhangel à Achkhabad (3400 km.), c'est aussi la Mecque du communisme et de la nouvelle religion à laquelle se rattachent fanatiquement des centaines de millions d'êtres. Qu'on l'abhorre ou qu'on la révère, sa visite est digne d'intérêt, car elle est vraiment le lieu géométrique de l'immense Russie où se rencontrent les types ethniques les plus divers du continent eurasiatique.

Dès l'aube, de la fenêtre de ma chambre, j'entrevois le Kremlin, sorte d'acropole qui domine la Moskova sur laquelle il descend par un talus de verdure. De l'extérieur, c'est une forêt de dômes dorés et argentés, semblables par leurs bulbes à de grosses tulipes à la veille d'éclorre. Vision unique, impression de foi, de puissance, de joie de vivre que seul peut donner le style byzantin-orthodoxe, moins mystique que le gothique, moins râblé que le roman, mélange tout à la fois d'élancé et de massif, reflet bien russe du terre à terre et de l'irrationnel...

Happés par Intourist pour le traditionnel tour de ville, nous sommes confiés à l'incompétence d'une guide interprète, diplômée de l'Université de Moscou, puissante comme une Junon, fulgurante comme une walkyrie, s'exprimant en allemand avec des phrases toutes faites, incapable de répondre à une question précise, mais glissant dans la conversation des axiomes sur les vertus du léninisme et du marxisme.

A distance, proche de la Place Rouge, nous voyons se former une longue file de pèlerins qui prennent place, en colonne par deux, pour se rendre au tombeau de Lénine. Ils attendront ainsi près de deux heures, avançant au rythme d'un convoi funèbre, silencieux, graves. Procession d'une religion nouvelle que je n'ai vue nulle part ailleurs et qui se reforme chaque jour, avec la même ferveur et le même sérieux. L'Occidental sceptique que je suis n'en croit pas ses yeux.

Le Soviétique est fier des réalisations du régime : rues larges, avenues imposantes et majestueuses, monuments ornant toutes les places publiques et consacrés aux héros de la révolution. Pas de passé immédiat comme à Leningrad, mais deux pôles : la vieille Russie des anciens tsars, la Russie des Soviets avec ses réalisations audacieuses et collectivistes. Elles se côtoient et s'emmêlent.

Nous visitons le couvent de Novodiévitchi dont les coupoles se voient de loin, presque aussi belles que celles du Kremlin. Ici se déroulèrent de sanglantes et sauvages tragédies, notamment le drame qui opposa Pierre le Grand à sa sœur Sophie, régente de l'Empire, dont il se débarrassa en l'enfermant, en faisant pendre 300 partisans sous ses fenêtres et en clouant sur sa porte la main du comte Khovansky, son principal soutien. Ces mœurs tatares ne répugnaient pas au futur bâtisseur de Saint-Pétersbourg, que l'histoire n'hésite pas à appeler « le Grand » ! Il est vrai que Charlemagne...

Au-dessous, dans une boucle de la Moskova, s'étale l'immense stade Lénine où nous observons des équipes à l'entraînement pour les Jeux olympiques de Mexiko. On dit que les athlètes y sont entraînés selon les dernières données de la science et soumis à une discipline qui rejette loin derrière elle celle des ordres religieux les plus rigides ou des armées les plus exigeantes.

Dominant la ville, au-delà de la Moskova, s'élèvent les bâtiments de la nouvelle Université. A vrai dire ce complexe compte très peu d'auditoires et de laboratoires, qui sont disséminés dans de nombreux quartiers. Ici se trouvent des chambres d'étudiants (6000), des bureaux, des bibliothèques, des salles indispensables à l'administration. Tout y affirme la masse, le sens collectiviste. La puissance l'emporte sur l'élégance, la symétrie sur la fantaisie, la discipline sur l'aisance des lignes. A distance, la cité universitaire apparaît comme un couvent de moines bouddhistes. Elle proclame l'idéal du régime : croyance en l'avenir de l'humanité par la science et le progrès indéfini. L'individu, étudiant ou professeur, dans un ensemble de 6000 locaux habités, rejoint l'abeille, la fourmi ou le termite dont le comportement est conditionné par des règles plus compréhensibles à l'instinct qu'à la raison.

La tournée classique de Moscou se termine sur la Place Rouge où nous assistons à la relève de la garde d'honneur du mausolée de Lénine. Peu de différence avec le cérémonial d'Arlington, près de Washington, sinon que le pas de parade y est plus raide. Uniformes bleu de Prusse et vert pomme, bottes courtes, gants blancs. Des curieux s'entassent pour assister au spectacle. Nul rire, malgré le pas de l'oie ; étonnement, déférence, silence. Ce dut être ainsi sous les tsars, quand la consigne se passait pour la garde du Kremlin.

Dans la foule qui se pressait sur la Place Rouge, j'ai vu une classe de Iakoutes venue du fond de la Sibérie, hilares, joyeux, les yeux grands ouverts sur le monde, des Turkmènes se sentant à l'aise, un essaim de ravissantes Japonaises en costume national attirant tous les regards, une foule bigarrée à souhait où un regard perspicace décèlerait les peuples composant l'URSS. Les touristes d'Occident, facilement reconnaissables à la coupe et à l'étoffe cossue de leurs habits, forment de minuscules flots.

* * *

Etant invité l'après-midi à assister à un symposium sur l'évolution de l'économie soviétique depuis 1966 et sur ses réalisations, j'ai poliment refusé, arguant que j'ignorais la situation de l'URSS avant 1966. La tendance constante au prosélytisme est agaçante. Le messia-

nisme russe paraît ignorer le besoin que nous éprouvons à constater de visu et à nous faire une opinion personnelle.

C'est pourquoi, bien qu'ayant peiné Intourist par mon refus d'autant plus incompréhensible que je figurais dans la liste des invités comme homme politique et sociologue, je me suis rendu à la célèbre galerie Tretiakov abritant une riche collection de peintres russes. Succession de salles sombres où des centaines d'œuvres du XVII^e au XX^e siècle ornent les cimaises. Rien de comparable à l'Ermitage de Leningrad, européen et cosmopolite, reflet de la vie occidentale qui anima la cité des bords de la Neva. Ici, tout est russe, et rien que russe. Seule la capitale de toutes les Russies peut abriter pareille collection.

La peinture russe n'ayant jamais atteint l'apogée de l'Occident, nous nous sentons dépaysés de prime abord. Tous les sujets sont russes, mais sentent le « copisme », les peintres ayant emprunté aux techniques italienne, allemande, française, flamande. Une Française me déclare tout de go qu'elle ne ferait pas un pas pour chercher un seau d'eau si la galerie venait à brûler. Attitude intransigeante que rien ne justifie. Certes, on est loin du Louvre, du Prado ou de la Pinacothèque. Néanmoins, de cette impressionnante collection se dégage une prescience de l'âme et de la nature russe. Il y a trop de fresques académiques et de toiles où le néo-réalisme s'étale pompeusement. Mais des œuvres comme « Les Bateliers de la Volga » ou « L'Apparition du Christ au Peuple » méritent un examen.

Toute la peinture russe du XIX^e siècle reflète la satire sociale, l'esprit révolutionnaire qui agitait l'« intelligentsia ». Hautes en couleurs, des toiles dépeignent des processions où les popes gras et repus, ignares et négligés, conduisent un petit peuple de moujiks, de mendiants et d'éclopés, encadrés de policiers aux visages couperosés par l'alcool. Les valets du régime tsariste apparaissent dans leur crudité, tarés et brutaux, comme dans un roman de Gorki. D'autres fresques historiques évoquent les principaux événements de l'histoire russe, dans un style 1900 à l'honneur chez nous dans les manuels magnifiant les batailles des Confédérés (manuel Elzingre) et dans les tableaux dont on tapissait les classes de mon enfance. Il y a la révolte des strélitz, janissaires des Romanov, les épisodes des guerres coloniales russes pour la conquête de l'Asie centrale où l'héroïsme des soldats est présenté sous un angle fort nationaliste ! Il y a aussi de nombreuses œuvres plus récentes, d'inspiration prolétarienne, glorifiant le travail des champs ou de l'usine.

La galerie Tretiakov, si elle ne constitue pas l'apothéose de la peinture, témoigne des forces bouillonnantes qui agitaient la Russie du siècle dernier, de la misère crasse d'un peuple qui ne fut libéré du servage qu'en 1868, de l'omnipotence d'une machinerie étatiste, de la docile religiosité des masses endoctrinées par les popes à respecter l'ordre établi, de l'impitoyable répression des vellétés de fronde et de révolte. Ces traits auraient-ils totalement disparu ? Moscou reste le centre de l'Empire, et le Kremlin est au centre de Moscou...

Las et obsédé de centaines de toiles qui se ressemblent, j'atteins un véritable havre de grâce : les locaux du sous-sol qui recèlent les plus belles collections d'icônes qui soient. Mystiques, aériennes, naïves,

pures comme la foi primitive, ne connaissant que des tons plats et contrastés, elles enchantent. Le Pantocrator des Byzantins, aux yeux noirs et profonds, hiératique, saint Georges, saint Michel l'Archange, y trônent comme dans un empyrée, sous des ors, des bleus, des rouges, des incarnats rappelant Giotto, Fra Angelico et Cimabue. Certes, la filiation est connue qui va de Byzance à Kiev, et de Kiev à Moscou, reprenant dans les arts, la théologie et la politique l'héritage du monde orthodoxe et faisant des tsars les « pères de toutes les Russies » ainsi que, partant, du monde slave. Mais jamais n'a été vraiment mise en lumière la similitude entre les primitifs italiens et les peintres d'icônes. Thème à approfondir. ¹

Il y a toujours foule à la galerie Tretiakov, un public très populaire qui s'extasie sur des toiles qui le frappent plus que la peinture abstraite. Paysans et ouvriers sont touchés par le réalisme des tableaux et veulent y retrouver la vie quotidienne, avec ses joies et ses peines, ses héros et ses hères, sans souci de la « copie », du déjà vu, du cliché. Une grosse et digne paysanne, vraie mère Gigogne, entourée de six rejetons, se déplace à travers les salles, s'avançant comme une goélette sans se soucier des vagues qu'elle déplace. Ses enfants, tout comme elle, sont à l'aise et commentent les tableaux avec un réel intérêt. Je ne sache pas avoir jamais vu pareil spectacle à Berne où à Paris.

Le conformisme, à Moscou, n'est pas mort, et si artistes d'avant-garde il y a, ce ne sont pas dans les galeries officielles qu'on les découvrirait.

* * *

Moscou sans le Kremlin serait une grande ville banale, tout comme Athènes privée de l'Acropole. Certes, le régime a créé des bâtiments spectaculaires, des stades immenses, des avenues rectilignes et interminables. Mais tout apparaît en fonction du Kremlin, comme veines et artères amènent le sang au cœur et le refluent. La métropole a beau s'agrandir et s'étendre démesurément, passant en trente ans de 3 millions à plus de 7 millions d'habitants, le Kremlin continue à dominer le paysage moscovite et se hisse au rang d'un Vatican rouge.

Il n'est pas étonnant que les touristes passent la majeure partie de leur séjour à Moscou dans l'enceinte du Kremlin ou à ses abords. Sous la conduite de notre guide moscovite, nous avons franchi l'entrée principale, dite porte du Sauveur, à cause d'une icône qu'on devait saluer jadis. Un carillon la domine. Jusqu'en 1917, il jouait l'hymne national « Dieu protège le tsar ». Ensuite, l'« Internationale » fut à l'honneur. Maintenant il se contente bourgeoisement de sonner les heures ! Cette évolution est plus révélatrice que de nombreux écrits...

Le Palais des Armures, musée officiel, abrite certains trésors de la Couronne : argenterie, vaisselle, services multiples d'or et d'argent, armes damasquinées, carrosses et voitures qui servirent aux couronnements, costumes des grandes tsarines. Tout y respire le faste oriental, l'autorité illimitée et quasi divine des Romanov, ce qui ne trouble guère notre guide, attachée surtout à mettre en valeur la « puissance » et la « richesse » de ceux qui firent la Russie.

A 11 h., par une faveur spéciale, on nous glisse dans le cortège des visiteurs du mausolée de Lénine, à la barbe de milliers de pèlerins en

colonne par deux, qui s'avancent au pas et piétinent depuis deux heures. A 11 h. 50, au tempo d'un kilomètre-heure, nous entrons dans la crypte. Pendant cinquante minutes, en avançant d'un mètre par seconde, silence du cortège interminable, recueillement. Je repère la présence de nombreuses écoles, de détachements militaires non armés, de délégations asiatiques, de Nordiques coiffés de casquettes blanches, de Russes impressionnés.

Mystère de la crypte et de l'homme embaumé, de teint olivâtre, au masque de Tatar, qui a changé, qu'on le veuille ou non, la face du monde. Pour des millions de visiteurs, il apparaît plus grand dans la mort que vivant. Lumière tamisée, officiers au garde-à-vous, décorations de fleurs et de drapeaux. Et nous continuons dans le flot humain, pour nous retrouver — toujours en colonne par deux — dans la longue allée où reposent les hommes illustres du régime, dont Gorki et Gagarine (tombe fleurie de lis), puis Staline, recouvert d'un simple tertre.

Sous un ciel gris, par une température de 14 degrés en ce 25 juillet, j'ai erré aux abords de la Place Rouge, entre les multiples églises qui sertissent le Kremlin comme un bijou de prix. Il y en a tant qu'on peut se contenter d'une impression générale. Je me promène dans un décor de théâtre, je revois des scènes de « Boris Godounov » et crois rencontrer boyards et moujiks.

Tout est resté en place, immuable et coquettement entretenu. Le Kremlin abrite de nouveaux maîtres, l'étoile rouge, le marteau et la faucille se sont substitués aux aigles impériales, mais les ukases n'en sont pas moins durs et inflexibles. Une religion nouvelle, dont les adhérents se répandent dans tous les continents, avec ses saints et son catéchisme, son tabernacle au Kremlin, n'a diminué en rien la foi indéfectible en la « sainte Russie » appelée à « libérer » les peuples et leur donner un ordre social tendant un bonheur universel.

* * *

J'ai voulu flâner seul, un après-midi, me mêler à la foule. Elle ressemble à celle des quartiers modestes de Paris et de Londres, sans mendiants ni clochards, assez uniformément vêtue. Les rues sont propres, et des femmes, paysannes trapues et hommages, assurent le service de la voirie. Pourquoi ?

Le public s'engouffre dans le métro aux portails monumentaux. On s'amuse comme des collégiens en vacances à prendre d'assaut les trottoirs roulants. Tout est rutilant, d'une propreté hollandaise. L'ordre règne... à Moscou ! Les gens s'entassent dans les wagons, beaucoup plus qu'à New York ou qu'à Paris, car les moyens de transport sont plutôt rares dans la rue. Pas de hâte, nonchalance slave, politesse.

Après la visite du « Goum », grand magasin de la Place Rouge, qui fait pauvre figure vis-à-vis du « Bon Marché » ou du « Printemps », je hèle un taxi qui me ramène à l'hôtel pour 40 kopecks, soit 2 fr. suisses. Durée de la course : 20 minutes !

Et j'ai vécu une aventure tout à l'honneur de la probité russe. Ayant égaré un imperméable, j'en avais fait mon deuil lorsque cinq heures après, le chauffeur de taxi le rapportait à mon hôtel, refusant toute récompense. Comme quoi l'honnêteté n'est pas l'apanage des seuls Helvètes !

En compagnie de quelques amis, avant de prendre l'avion pour l'Asie centrale, nous avons passé la soirée dans le célèbre restaurant géorgien « Aragvi ». Pour 8 dollars et demi par personne — 40 fr. suisses — nous subissons un menu interminable et pantagruélique. L'ambiance est méditerranéenne : musique géorgienne ressemblant à la musique grecque, personnel qu'on prendrait pour des Italiens du sud ou des Yougoslaves. Toutes les tables sont occupées par des délégations ou de hauts fonctionnaires des républiques fédérées. Un ministre géorgien, de passage à Moscou, nous offre généreusement une bouteille de champagne de son pays, en refusant toute réciprocité. Il connaît de nom la douce Helvétie, belle et montagnaise comme sa Géorgie natale !

A l'intention des restaurateurs suisses, j'ai emporté le menu imprimé, en omettant la litanie complète des plats : poulet sauce rose, poisson en sauce encore plus rose, pain géorgien aussi bon qu'une galette de Saint-Martin en pays ajoulot, chachlik de mouton, salade d'oignons, bœuf froid beurré, tomates crues, crêpes à la confiture, fromage cuit et chaud, le tout arrosé d'eau minérale de Grouzie, de vin blanc huileux et d'un rouge corsé.

Un de nos commensaux conclut sentencieusement : « La cuisine géorgienne est bourgeoise. »

Lestés à souhait, nous quittons Moscou dans un Iliouchine bondé de fonctionnaires et d'officiers, à 23 h. 30, à destination de Boukhara, en Asie centrale.

III

Cap au sud vers les républiques d'Asie centrale

Si l'on jette un coup d'œil sur la carte de l'Eurasie, on constate que l'URSS est formée géographiquement de trois zones bien distinctes :

1. la Russie d'Europe, y compris le massif caucasien ;
2. la Sibérie aux étendues infinies de l'Oural à l'océan Pacifique ;
3. l'Asie centrale, de la Caspienne aux massifs montagneux du Pamir et de l'Altaï. Celle-ci est une vaste dépression, le fond d'une ancienne mer dont la Caspienne et la mer d'Aral sont les derniers vestiges. Elle n'est guère habitée que dans quelques oasis et dans les vallées au pied des hautes chaînes montagneuses qui la séparent de l'Inde et de la Chine.

Vieux pays de l'Islam sur lequel ont déferlé les invasions turques et mongoles submergeant tout sur leur passage et détruisant des civilisations millénaires (notamment l'influence grecque d'Alexandre le Grand et celle des Perses de Darius), l'Asie centrale s'appelait jadis le « Turkestan russe ». Il avait été conquis par les soldats du tsar, au cours des XVIII^e et XIX^e siècles ; certaines régions dont on remarque encore aujourd'hui la « russification », subirent l'administration directe d'un gouvernement militaire ; d'autres, conquises plus récemment, les célèbres émirats de Boukhara et de Khiva, conservèrent leurs souverains locaux et furent érigées en protectorats jusqu'en 1917.

On sait que l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS) est formée de quinze républiques fédérées ; deux d'entre elles, la Russie

et l'Ukraine, avec respectivement 125 et 45 millions d'habitants, abritent les deux tiers de la population du vaste empire. Les républiques fédérées disposent d'une grande autonomie en matière culturelle, de leur langue propre, de leur gouvernement, de leur parlement, dont les compétences sont cependant moins grandes que celles des cantons suisses. D'ailleurs, la plupart d'entre elles sont situées en bordure de l'URSS, et répondent à des données historiques et ethniques : Esthonie, Lettonie, Lituanie, Russie blanche, Moldavie, républiques caucasiennes (Georgie, Azerbeïdjan, Arménie) et républiques musulmanes d'Asie centrale (au nombre de cinq).

Les populations musulmanes n'ont jamais pu être assimilées par le régime tsariste. On m'a assuré que, lors de la première guerre mondiale, plus d'un million de musulmans désertèrent ou se cachèrent pour se soustraire au service militaire. Lors de la Révolution d'octobre 1917, des soulèvements antirusse éclatèrent dans tout le Turkestan, favorisés habilement par les Anglais craignant avec raison que le bolchévisme ne se répandît aux Indes par contagion.

La lutte fut longue et sanglante entre les soviets et les musulmans de stricte obéissance. Le nouveau régime comprit qu'il ne pourrait s'attacher les populations de l'Asie centrale qu'en acceptant un fédéralisme reposant sur les différences ethniques, linguistiques et religieuses d'une région où les Russes, considérés comme des conquérants — on ne parlait pas encore de « colonialistes » ! — étaient franchement haïs. Peu de régions du globe comptent des populations aussi disparates, résidus des vagues de conquérants venant de la lointaine Mongolie, de l'Altaï turc et de la Chine, bouddhistes, animistes, musulmans. L'Islam y avait formé une élite lisant l'arabe et le persan. Mais les masses, illettrées il y a moins de cinquante ans, ne parlaient que la langue de leur clan.

Le Turkestan, après des convulsions d'une décennie, de 1920 à 1930, trouva enfin son équilibre. Le Kremlin, il faut le reconnaître, sut résoudre la crise et consentir d'importants sacrifices pour promouvoir, sur le plan économique et culturel, le niveau de vie des peuples de l'Asie centrale. Aujourd'hui, la réussite est spectaculaire et le Turkestan constitue une des cartes maîtresses de l'URSS pour son expansion vers le sud et vers les pays musulmans en voie de développement.

En avril dernier, pendant un séjour à Tunis, j'y appris qu'une importante délégation de musulmans d'URSS, en visite « amicale », discutait au Bardo de la signature d'accords culturels entre les deux pays. Il est certain que les nouvelles républiques jouent aussi un rôle important auprès des Etats du Proche-Orient d'obéissance strictement musulmane : Irak, Syrie, Egypte.

Ce sont tous ces faits, historiques, géographiques et politiques, que je me remémorais dans l'avion menant de Moscou en Asie centrale.

L'ancien Turkestan compte aujourd'hui les républiques fédérées suivantes :

1. le Kasakstan, 2 756 000 km² (60 fois la Suisse), vaste bande de terre allant du sud de l'Oural jusqu'à la frontière chinoise, 11 millions et demi d'habitants, d'origine tatare ;

2. la Kirghizie, 198 000 km² (environ 5 fois la Suisse), dans un pays montagneux, aux confins de la Chine, 2 millions et demi d'habitants, de type mongol ;
3. le Tadjikistan, 143 000 km² (3 fois et demie la Suisse), situé dans les vallées au pied du Pamir et de l'Hindou-Kouch, 2,3 millions d'habitants, Iraniens de vieille souche ;
4. l'Ousbekistan, 409 000 km² (10 fois la Suisse), qui s'étend dans les vallées de l'Amou-Daria et du Syr-Daria, jusqu'aux frontières de l'Afghanistan et du Pakistan, 10 millions d'habitants d'origine turque ;
5. la Turkménie, 490 000 km², formée d'un désert semé d'oasis, au nord de l'Iran, immédiatement à l'est de la mer Caspienne, 1,8 million d'habitants, anciens nomades turcs.

Sans ces élémentaires données, il est quasi impossible de saisir l'importance de l'Islam russe et de son rôle dans la politique soviétique.

* * *

De Moscou à Samarcande, il y a plus de 3000 kilomètres, autant que de Madrid à Moscou. En outre, de vastes régions désertiques séparent l'Asie centrale russe de la capitale. C'est dire combien les républiques musulmanes se sentent éloignées de la métropole sur laquelle elles n'ont guère d'emprise. Moscou, en revanche, agit sur elles par un cadre administratif et technique en grande majorité russe. Or, des revendications, bien anodines encore, commencent à surgir à ce sujet dans l'intelligentsia musulmane, désireuse d'avoir une part plus grande du pouvoir. Sera-ce un objet de friction dans dix ou vingt ans ?

Nous quittons Moscou par une nuit noire et une température de 13 degrés, à 23 h. 45 (heure locale). Quatre heures de vol et notre Iliouchine 18 atterrit à Samarcande, à 6 h., sous un soleil déjà ardent et sous un ciel d'un éclat bleuté. Nous sommes de deux heures en avance sur Moscou. Dans l'immense Russie, comme aux USA, il s'agit de s'adapter au fuseau horaire. Quand il est 4 h. à Moscou, il est midi à Vladivostok !

Dans la nuit, je devine la Volga, par les villes éclairées qui s'entassent sur ses rives. Le noir passe au gris, puis au jaune pâle. Le sable succède au sable pendant près de deux heures, coupé par quelques bosses moutonnées. La mer d'Aral paraît infinie. Un mur de montagnes se dresse à l'horizon, doré par le soleil : les chaînes lointaines de l'Hindou-Kouch et du Pamir, avec des sommets blancs. Des taches vertes marquent les fleuves et les oasis. Ici aussi, l'Europe a ses limites : 1500 kilomètres de désert la séparent de l'Asie.

Boukhara n'est pas desservi directement par Moscou. L'étape est à Samarcande dont l'aérodrome est en voie d'agrandissement. Nous utilisons l'arrêt de deux heures pour nous dégourdir les jambes. La chaleur est déjà torride : 35 degrés ! Un spectacle extraordinaire s'offre à nous : à 200 mètres de l'aérogare, ou de ce qui en tient lieu, cinq vieillards, vêtus comme des derviches, assis ou plutôt accroupis et formant un cercle, devisent en dégustant le thé matinal. Un intrus veut les photographier et provoque leur colère et leurs protestations. Un de nos com-

pagnons s'excusant de ce geste audacieux, ils se calment. La conversation s'engage ; ils félicitent l'un d'entre nous, père de quatre enfants et qui doit être de ce fait un homme heureux... Nous goûtons à l'excellente galette qu'ils nous font partager, ainsi qu'aux concombres et au saucisson de mouton, arrosé d'un thé très sucré.

Une pie apprivoisée, sautillant de l'un à l'autre, se joint à notre rustique déjeuner.

A 500 mètres de là, les trains se succèdent avec fracas sur la ligne transcaspienne, chargés de bois de construction, de tracteurs, de citerne. Et des jeunes, vêtus de salopettes ou de chemises blanches, n'ayant plus rien d'asiatique, s'arrêtent à l'estaminet proche pour casser la croûte qu'ils ont déballée en buvant un thé. Jeeps ou motos ont été laissées au bord du chemin.

Contraste de deux mondes, qui provoque des drames familiaux : les anciens, fidèles aux coutumes et refusant discrètement l'ordre nouveau et soviétique, les jeunes, modelés par l'école, le régiment, la presse, le syndicat, citoyens d'une civilisation technique et communiste.

L'accueil des cinq derviches, aux visages d'une beauté digne et noble, à la philosophie souriante et détachée, m'a littéralement bouleversé. Où est la sagesse ?

En songeant à la révolution profonde qui s'opère dans les mœurs de ce pays, nous avons pris un avion-charter pour Boukhara, survolant à une faible altitude un désert strié de rivières et de canaux. Des terres encroûtées de sel et desséchées, aussi étendues que le Plateau suisse, sont bordées d'oasis. Où jaillit l'eau apparaît la vie...

A Boukhara, séparée de Samarcande par 300 kilomètres et trois quarts d'heure de vol, incident de voyage : ma valise n'a pas suivi ! Mais Nina, notre guide-administrateur, en moins de dix minutes, atteint Samarcande par téléphone. Et ma valise arriva au courrier aérien suivant. Je n'en fus privé que durant quatre heures.

Les poètes ont chanté Boukhara et l'ont auréolée d'une légende. Elle ne vaut ni Ispahan ni Samarcande. Asiatique et musulmane, elle est le dernier bastion, si bastion il y a, de l'ancien Turkestan. Tout paraît saupoudré par la poussière grise du désert proche, le fameux Karakoum. L'hôtel d'Intourist, sans être luxueux, est confortable. C'est vendredi, jour férié de l'Islam ; les badauds sont nombreux dans les ruelles étroites et sous les ombrages des parcs. Tenue des jeunes : chemisettes blanches ; chez les filles, mini-jupes timides. On se croirait quelque part aux environs de Naples, sans l'exubérance méridionale.

Boukhara dut être animée au temps des caravanes, alors qu'elle accueillait dans ses kans commerçants et chameliers venus d'Inde ou de Chine, à destination de la Russie ou des pays du Levant. Il subsiste encore quelques bazars, vestiges d'un monde disparu. Tout comme il ne reste de l'ancienne cité des émirs que des murailles démantelées, des mosquées désaffectées, à l'exception de l'extraordinaire tombeau d'Ismaël Samani, œuvre du X^e siècle, toute en briques cuites, d'une harmonie parfaite. J'y ai rencontré une classe d'écoliers ouzbeks, comportant tous les degrés, conduite par une institutrice quadragénaire, affable et maternelle. Vêtus comme les petits paysans de chez nous, mais coiffés de la « tioubitéïka », sorte de calotta brédée, turbulents et espiègles, ils posèrent avec sérieux devant notre objectif, fiers d'être photogra-

phiés. Et j'ai pensé aux cinq derviches de Samarcande, refusant que leur visage fût reproduit, conformément à l'interdiction du Coran.

Malgré l'introduction d'industries nouvelles, Boukhara ne peut oublier son passé. L'Islam l'a marquée d'un signe indélébile. L'athéisme officiel du régime l'étouffe lentement. Les mosquées n'offrent plus que leurs murs extérieurs, riches de céramiques aux teintes variées. Même les « medersas », collèges où se formait l'élite musulmane, sont en voie de disparition. Jadis, elles comptaient 600 à 800 élèves, y étudiant pendant douze ans le Coran, le droit, les humanités islamiques (arabe et persan), les mathématiques, l'astronomie. Aujourd'hui, l'unique « medersa » — que j'ai visitée — abrite quarante-cinq élèves, fils de « moullahs », sages de Mahomet, et qui sont tenus de suivre deux heures hebdomadaires d'athéisme ! Que penserait-on en Occident si les séminaires et facultés de théologie étaient soumises à pareille contrainte ?

Les Russes, d'ailleurs, n'ont aucun scrupule. La savante guide d'Intourist, parlant un allemand châtié, de père ukrainien et de mère arménienne, diplômée de l'Université de Samarcande, liée à l'Asie centrale par des liens affectifs, enregistre la victoire de l'athéisme comme un fait inéluctable et constate que l'Islam est plus coriace que la religion orthodoxe dans sa résistance au « progrès ».

Un vent sec, l'« Afan », souffle des montagnes d'Afghanistan et rend supportable la température de 41 degrés que nous subissons dans l'après-midi.

Un match de football, qui doit mettre aux prises des équipes de deux républiques asiatiques, transmis par la télévision, rassemble dans le hall de l'hôtel une trentaine de jeunes gens, et des moins jeunes, qui suivent l'action avec tant de passion que s'il se fût agi, en Italie, de Naples contre Milan ! Le ballon rond, ici aussi, a ses adeptes.

Malgré le vacarme, une caissière, insensible à l'entourage, se livre à des opérations comptables... à l'aide d'un boulier. Ni la machine à calculer, ni la caisse automatique n'ont encore conquis l'Asie centrale.

* * *

Le lendemain, à 7 h., nous reprenons un avion-charter pour Samarcande, en empruntant le même parcours aérien que la veille.

Samarcande ! Un nom qui fait rêver et qui m'a hanté, dès l'enfance, je ne sais pourquoi, comme Baccarat et Caracas. Ville enchantée, dans la verdure, et qui a su allier le modernisme à l'antique. Elle fêtera, en 1969, le 2500^e anniversaire de sa fondation. Alexandre et ses phalanges grecques l'ont conquise au IV^e siècle avant J.-C. En 1220, elle fut rasée par le chef mongol Gengis-Khan. Ressurgie de ses ruines un siècle après, elle devint la capitale de l'empire de Tamerlan, ce fougueux et brutal conquérant qui soumit tous les peuples, de la Mongolie à la Syrie et au Caucase. Il jura d'en faire la ville la plus belle de son temps, et il y parvint. Entourée de murailles, disposée en étoile dont les branches se rejoignent sur une place centrale, elle abrite des mosquées et des « medersas » aux minarets élancés, aux faïences multicolores, aux dômes arrondis comme la coupole de Saint-Pierre. Féerie de l'œil et de l'esprit. Tous les architectes les plus illustres du

continent asiatique participèrent, dit-on, à sa construction. Des parterres de roses et des jets d'eau ajoutent encore à l'enchantement.

Si les mosquées et les « medersas » n'accueillent plus un peuple de croyants et d'étudiants coraniques, elles sont en revanche envahies par les flots de touristes asiatiques. Nous y avons même rencontré — le seul au cours de notre voyage en URSS — un groupe de trois étudiants anglais, non conformistes aux cheveux longs, armés de guitares, qui y faisaient escale en se rendant... en Chine.

Le communisme a tué l'Islam, mais entretient et restaure avec un soin jaloux — ô paradoxe — les monuments historiques auxquels tiennent les Ousbeks, fiers de leur passé. Le tombeau de Tamerlan, recouvert d'une majestueuse coupole, décoré d'or et d'onyx, reçoit des visiteurs de toutes les républiques musulmanes, d'Afghanistan et d'Iran. Vénéralisé à l'instar de Napoléon aux Invalides, il est auréolé d'une légende. Le silence religieux et mystique qui règne dans la crypte où reposent ses ossements et ceux de ses proches reflète une piété qui puise sa sève dans un nationalisme latent.

Un curieux monument, le Chakhi-Zinda, digne d'être mentionné, est constitué d'une mosquée et d'un long couloir où reposent les compagnons de Tamerlan qui l'aidèrent à propager le Coran en Asie centrale et au Caucase. C'est un lieu de pèlerinage où nous n'avons vu, un matin, que quelques vieux Ousbeks et une douzaine de campagnards.

Nos deux guides locales s'exprimaient aisément en allemand. Diplômées de l'Université de Samarcande, férues d'architecture musulmane, elles n'en étaient pas moins agnostiques. L'une, Ousbek, âgée de 23 ans, répondait au doux prénom de « Raya », signifiant « Petite fleur », l'autre, Tadjik, d'une beauté infernale, 20 ans, à celui de « Dilbar » (« Si belle qu'elle arrache le cœur »). Leurs grand-mères n'avaient jamais osé s'asseoir à la même table qu'un homme et leurs mères avaient encore subi le port du voile, le « tchatchvan ». Légères et court vêtues comme la laitière de la fable, nos guides, débarrassées de tout complexe, fumaient et riaient à belles dents avec leurs hôtes. Elles ne connaissaient ni Moscou ni Leningrad, mais n'en affichaient pas moins leur fierté d'appartenir à la nation la plus « scientifique » du monde (dixerunt).

L'Ousbekistan est considéré comme une république pilote, et les Soviétiques tentent un effort extraordinaire pour pouvoir révéler au monde entier, à l'occasion de l'Exposition de Tokio, en 1970, le haut degré d'industrialisation atteint par la Sibérie et les États de l'Asie centrale dans le domaine scolaire, technique et industriel. Qui vivra verra ! Quoi qu'il en soit, l'Université de Samarcande compte actuellement 14 000 étudiants. Un théâtre moderne et un opéra ont surgi ; il s'y joue des œuvres russes et ousbeks.

Nos guides, discrètes sur le plan politique, surent s'attacher à l'anecdote. Tamerlan était boiteux d'après la tradition. Or, son sarcophage, ouvert en 1942, a permis d'en certifier l'exactitude. Oulougбек, prince ousbek et savant de l'Islam, fit édifier, au XV^e siècle, un observatoire avec méridienne et planisphère, dont elles surent d'éblouissante façon nous exposer la fonction.

Le soir, en compagnie d'un compatriote — c'était samedi — nous avons flâné dans un vaste parc d'attractions, mêlés aux badauds, aux couples, aux familles. Peuple franchement gai, où l'on distingue aisément les Russes blonds — ils sont nombreux — des Ousbeks aux têtes rondes, semi-Turcs semi-Mongols. Il y a une trentaine de pavillons et de tréteaux, des carrousels pour cosmonautes, des jeux d'échecs monstres, du café-concert ousbek, des danses folkloriques. Pas de quêtes. On s'exhibe pour la joie de s'exhiber. Il y a deux générations, on s'amusait ainsi dans les camps nomades de la steppe.

Nous avons terminé la soirée à siroter un thé sucré, sous une tonnelle éclairée par des ampoules multicolores. L'Islam, mort religieusement, est resté vivace dans les mœurs : peu ou pas d'alcool, pas de viande de porc. On m'assure aussi que la circoncision n'a pas disparu. Coutumes dont se soucient peu les Russes, qui forment ici le tiers de la population.

Samarcande compte maintenant de nombreuses industries textiles utilisant le coton, ressource principale de l'Ousbekistan, et la laine des fameux moutons karakoul. L'effort énorme accompli par les Soviets pour équiper l'Asie centrale en usines, vastes plantations, cheptels monstres, commence à porter ses fruits. A un rythme aussi grand qu'en Russie, la population s'urbanise. Boukhara a passé en vingt ans de 40 000 à 80 000 habitants, Samarcande de 130 000 à près de 300 000 et Tachkent de 500 000 à 1 300 000. Au début du siècle, le Turkestan comptait autant de nomades que de sédentaires. Les tentes ont définitivement disparu !

Cependant, ne nous leurrions pas. Si les villes se sont européanisées, les campagnes, en revanche, sans être imperméables, conservent encore leurs us. J'ai pu le constater en visitant le marché, le dimanche matin. Deux mondes cohabitent, bien distincts : le citadin, identique à celui d'Athènes ou de Naples, le campagnard, coiffé du turban ou de la tioubéteika, vêtu d'étoffes aux couleurs criardes, entassé derrière des pyramides d'aubergines, de grenadines, de concombres, avec l'indifférence ou la résignation de l'Oriental. Si la viande ne peut être exposée que sous des enveloppes de cellophane, la promiscuité des bêtes et des gens rappelle les marchés marocains ou berbères. Tout se coudoie et s'entremêle.

Au porche du marché couvert, trois pauvres hères, estropiés, mendient au nom d'Allah, se souciant fort peu des ukases d'interdit. Et leur psalmodie me poursuit, de même que l'odeur rance et pisseuse des moutons, alors que dans les recoins de la vaste place des humains fientent et urinent sans cérémonie. Eternelle Asie, qui n'est pas celle des cités industrielles...

L'après-midi, il y a foule dans les allées d'une fraîcheur délicieuse, alors que tout proche on enregistre 40 degrés. Le dimanche est aussi férié en pays musulman, du moins dans les villes. Public très digne, presque bourgeois, plus qu'à Moscou. Des fillettes mongoles portent des cheveux roulés en papillotes. Des enfants tiennent des ballonnets, comme au parc Monceau, ou circulent à trottinette ou à bicyclette. Ici, plus rien d'asiatique.

Trois jeunes gens ivres, du type russe, gesticulent sous l'œil indifférent des badauds. Ce sont les seuls que j'aurai vus au cours de mon

voyage en URSS. Filles et garçons, beaux comme de jeunes faunes, flirtent sur de nombreux bancs. Race saine, aux dents éclatantes de blancheur, aux cheveux noirs et drus. Comme en Italie et en Espagne, les salons de coiffure sont nombreux à Samarcande.

Des soldats baguenaudent, par groupe de trois ou quatre, comme tous les soldats du monde. En tenue d'été, drap kaki léger, ils « tuent » le temps. Partout, j'ai été frappé par leur lourdeur, leurs têtes conformistes et bien rasées, les honneurs qu'ils rendent en toutes circonstances, dans les gares et les aérodromes, aux officiers. La « mystique » occidentale ne les a guère touchés. Aucune république fédérée ne dispose de troupes. Ousbeks, Kasakhs, Turkmènes accomplissent leurs obligations militaires aux côtés de leurs camarades russes, quelque part en Crimée, à Tallinn, à Kiev ou en Allemagne. Y a-t-il des motifs d'ordre politique ? On m'a répondu que l'école est le premier creuset où se forme le peuple russe et que l'armée, qui ne connaît que la langue russe, ne fait que sceller l'œuvre de l'école ! Décidément, les Soviets voient loin...

La propagande du régime agit partout. A l'entrée du parc, d'immenses planches d'affichage présentent en statistiques les réalisations de l'URSS en 1967 et indiquent les buts à atteindre en 1968. Ici, on renseigne sur la production du coton, du riz, du pétrole, des tracteurs. Les cosmonautes sont aussi à l'honneur. Des extraits de la « Pravda » et des caricatures du « Crocodile » s'en prennent aux « impérialistes » d'Occident, à Israël, aux colonialistes. Peu de personnes y prêtent attention. Cependant, tout est écrit en russe et en ousbek, comme le sont aussi les noms des rues et des bâtiments officiels. Mais l'Asiatique ne paraît pas avoir le tempérament messianique du Russe, car l'Islam a laissé des sédiments de fatalisme. Et ces peuples, parmi les plus anciens de l'histoire humaine, cueillent simplement les « roses de la vie ».

Différence entre ville et campagne, entre jeunes et vieux, ces derniers paraissant résignés, presque indifférents, tel m'est apparu le peuple de Samarcande, sympathique et honnête. Le soir, au restaurant, en conversant, un de mes commensaux a renversé et brisé involontairement un verre. Le garçon, refusant toute contrepartie, a immédiatement remplacé le verre cassé... en le remplissant d'un vin de même qualité.

* * *

Lundi 29 juillet : départ en avion-charter pour Tachkent, capitale de l'Ousbekistan, sise au pied des Tian-Chan, non loin du fleuve Syr-Daria, à l'entrée du Ferghana, une vallée à la végétation luxuriante où les Anciens plaçaient, paraît-il, le jardin d'Eden. Nous survolons pendant 300 kilomètres une région désertique, les « koums », où l'œil devine quelques pistes, puis un paysage impressionnant et inoubliable s'étale sous nos yeux. Les monts du Tadjikistan, barrière de neiges éternelles, terminent l'horizon au sud et s'avancent vers le désert en terrasses successives, coupées par des fleuves d'où s'écoulent de grands canaux découpant le sol en gros damiers cultivés de coton et de riz. Des kolkhozes, exploitant des domaines aussi grands qu'un district, pratiquent la culture intensive.

Un incident dans l'avion. Je demande poliment à mon voisin s'il est Ousbek. Il se frappe la poitrine et me hurle à l'oreille : « Tatar ». « Tatar ? » — « Tatar Russky ! » Il venait apparemment de la région de Saratov, sur la basse Volga, où les descendants des conquérants turcs, restés musulmans, forment une république « autonome » dans le cadre de la République fédérée de Russie. L'avais-je injurié ? Il se replia sur lui-même et dut me considérer comme un « minus habens » ignorant les nationalités de toutes les Russies. Considérait-il comme dégradante l'appartenance à une république « asiatique » ? Le nationalisme étroit, le sens de la tribu ou du clan auraient-ils résisté au centralisme moscovite ?

L'aérodrome de Tachkent, comme ceux de Leningrad et de Moscou, est truffé de matériel de propagande ; Marx, Engels, Lénine, Frounzé, le chef révolutionnaire et militaire de l'Asie centrale, apparaissent partout. Et le mot « Paix » (« Mir » en russe), figure en énormes lettres dans toutes les langues, répété dans toutes les rues et sur les places publiques.

Tachkent n'a ni le passé ni la beauté de Samarcande, ni même de Boukhara. Capitale de l'ancien Turkestan, divisée jadis en ville « ancienne » réservée aux indigènes, et ville « neuve » abritant les administrations et les fonctionnaires russes, elle a subi un épouvantable tremblement de terre en 1966. Détruite aux trois quarts, on l'a rebâtie spectaculairement avec l'aide des quatorze autres républiques fédérées. Les avenues sont larges, les parcs superbes, les monuments aux héros soviétiques semés sur toutes les places publiques. Les zones dévastées, mises à nu, forment des quartiers monotones de maisons à neuf étages construites sur des fondations insensibles aux séismes. Cent cinquante mille logements ont pu être remis en deux ans aux sinistrés.

Le guide d'Intourist, diplômé de l'Université, s'exprime en un français gouailleur. Elevé dans une famille française d'Arkangelsk, il semble sorti d'un roman de Dostoïevsky, long, le teint hâve, les cheveux en broussailles. Nous l'avons baptisé Karamazov. Nous montrant l'allée des héros consacrée à vingt-six commissaires massacrés par les insurgés, en 1920, il l'appelle l'« allée des allongés ». Un parc propice aux rendez-vous devient... le parc des troufions ! Et j'en passe. Note gaie dans un pays qu'écrasent le conformisme et l'encens officiel.

J'avoue que j'ai admiré sans réserves quelques nouveaux édifices conçus avec goût dans un style léger et néoturc, décorés d'arabesques et de moucharabihs : des théâtres, l'Université, le Palais du parlement, celui du gouvernement.

Malgré une chaleur torride, les rues sont animées. Sous les allées, on débite du « kvass » (bière non alcoolisée), des glaces, des eaux minérales. Le riz pilaf — plat national — le « schachlik », cuits dans de grosses marmites, sont vendus et mangés à même la rue.

L'Hôtel Intourist est convenable, bien supérieur à ceux de Russie. Et le soir tombant, avec deux compagnons, nous avons dîné sur la terrasse supérieure de l'hôtel. La nuit descend des montagnes lointaines, Tachkent s'illumine, des bruits flous montent jusqu'à nous. Dernière soirée en Asie centrale, soulignée par une dégustation de vins ousbeks, lourds comme un vieil algérien. Un Confédéré, ignorant les us du pays, se hasarde à demander une vodka. On lui répond poliment qu'on ne

sert que du cognac ousbek. Le nationalisme a ses raisons, politiques ou sentimentales.

Dans le hall de l'hôtel, on vend des journaux étrangers, les mêmes et les seuls qui bénéficient de l'imprimatur, de la Baltique au Pacifique : l'« Humanité », l'« Unità » et « Das Neue Deutschland ». Le Kremlin, dans le domaine de la presse, décide souverainement. Il n'a pu cependant imposer la vodka ni empêcher les générations descendantes de croire à Allah et de conserver, même dans les kolkhozes et les sovkhoses, un Coran écrit en ousbek...

IV

Les républiques caucasiennes

Il est à peine jour que nous quittons l'Hôtel Intourist pour atteindre l'aérodrome où, après un copieux petit déjeuner — le meilleur qu'on m'ait servi en URSS — nous prenons l'avion pour Bakou, avec brève escale à Achkhabad, capitale du Turkménistan. Ma voisine, une Sibérienne, commente pour sa fillette un ravissant album consacré aux beautés du lac Baïkal. Elle me suivra jusqu'à Bakou. Le vol dure une heure et demie, au-dessus d'une zone semi-désertique, au pied des montagnes qui forment la frontière entre l'URSS, l'Afghanistan et l'Iran.

Le Turkménistan paraît la plus déshéritée des républiques musulmanes d'Asie centrale. A Achkhabad, le temps de se dégourdir, de respirer, d'admirer quelques bâtiments administratifs dernier cri — bien réussis ! — et surtout de découvrir un peuple moins marqué par le « progrès » que les Ousbeks. Les Turkmènes sentent encore la steppe, car ils sont fixés au sol de date récente. Certains hommes se coiffent, comme les Kourdes, de gros bonnets de fourrure en plein été, et les femmes sont enveloppées dans d'amples habits aux vives couleurs et aux pantalons bouffants. Les citadins ne connaissent que la tenue d'été à l'européenne.

Nous mettons le cap vers Bakou, atteint en une heure et demie. Tout est désert ; le sable succède à l'eau, et la mer Caspienne, immobile et bleu turquoise, paraît gelée. Une presque île s'avance dans la mer : celle d'Apchéron. Elle est ceinte d'installations évoquant un vaste camp fortifié. Ce sont des puits avancés pompant le pétrole jusque dans la mer.

Nous atterrissons à Bakou après trois heures de vol depuis Tachkent, nous rapprochant de 2000 kilomètres de l'Europe, tournant le dos aux steppes, aux oasis et aux chaînes gigantesques qui constituent le paysage traditionnel de l'Asie centrale.

Sommes-nous en Europe ou en Asie ? Les géographes hésitent à situer cette région dans l'un ou l'autre continent. Elle est un pont autant qu'une barrière. La chaîne du Caucase forme un obstacle pour qui vient du nord ; mais ses ramifications si nombreuses, jetées en palmes, créent un chaos de plateaux, un puzzle de vallées et de fleuves se tournant le dos, penchant vers la mer Noire ou la Caspienne ou vers les vastes plaines de la Mésopotamie. La zone du Caucase est en fait

une des plus tourmentées de la planète. Les séismes qui la secouent régulièrement le démontrent. Terre de transition, elle appartient à la fois à l'Asie et à l'Europe. Langues, cultures et religions s'y entremêlent.

D'ailleurs, la Caspienne, qui la sépare de l'Asie centrale, n'est pas un obstacle entre deux continents. Elle n'est qu'une mer intérieure dont la superficie, il est vrai, est dix fois supérieure à celle de la Suisse (420 000 km²). Les conquérants tatars, mongols, turcs, dotés d'une intrépide cavalerie, se ruant sur l'Europe, l'ont toujours contournée par le nord, en direction de la mer d'Azov et de la basse Volga, et par le sud, vers les hauts plateaux d'Arménie et d'Anatolie. Ils y ont laissé une profonde empreinte, religieuse, ethnique et culturelle, d'essence asiatique. De sorte que la civilisation caucasienne participe à la fois de l'Europe et de l'Asie. La géographie a compartimenté le pays à l'extrême, favorisant la formation de clans, de groupes minuscules et hétérogènes qui s'épuisèrent durant des siècles dans des luttes intestines.

Le Caucase, puissante barrière vers le nord, aurait dû normalement constituer la frontière entre l'Empire russe et les Empires turc et iranien. Tel fut le cas au cours des siècles. Mais profitant de la décadence et des guerres chroniques entre leurs voisins du sud, tsarines et tsars réussirent à pénétrer au-delà du Caucase, y établissant un glacis, véritable position avancée leur permettant d'intervenir jusqu'en Asie centrale et en Asie mineure. Les Soviets, héritiers des conquêtes tsaristes, ont su conserver le glacis et le consolider.

Moins homogène que l'Asie centrale, plus proche aussi de Moscou, la Transcaucasie a connu, depuis l'avènement des Soviets, un statut nouveau calqué sur les grandes divisions historiques et culturelles du pays. Elle compte trois républiques fédérées ayant plus conscience de leur personnalité propre que les républiques d'Asie centrale de souche relativement récente. Ce sont :

1. l'Azerbeïdjan, dont la capitale est Bakou, comportant la partie orientale de la Caucase, dirigée vers la Caspienne, peuplée d'Irano-Kurdes — 87 000 km², soit deux fois la superficie de la Suisse. Population : 4 millions et demi d'habitants, musulmans ;
2. l'Arménie, dans la partie sud-ouest, en bordure du plateau d'Anatolie, peuplée d'une race autochtone très ancienne — 30 000 km², la plus petite des républiques fédérées. Population : 2 200 000 habitants, chrétiens ;
3. la Géorgie, dans la partie nord-ouest, tournée résolument vers la mer Noire et vers l'Europe, vieille terre de civilisation colonisée il y a deux mille cinq cents ans par les Grecs, peuplée de races diverses d'origine très ancienne — 70 000 km², soit presque deux fois la superficie de la Suisse. Population : 5 millions d'habitants, chrétiens ou musulmans.

L'Asie centrale vit en circuit fermé et ne peut être atteinte que par avion ou par d'interminables voies ferrées, le transsibérien au nord, le transcaucasien au centre, le transcasprien au sud. Malgré l'industrialisation intense dont elle bénéficie, elle restera toujours une zone centrifuge de l'immense Empire russe, sans pour autant rechercher la

sécession. Le Caucase, en revanche, participe à la fois de l'activité de l'Asie centrale par ses ports sur la mer Caspienne et par ses adeptes musulmans, et du contact étroit avec la Russie et les pays balkaniques par ses ports sur la mer Noire et ses chrétiens orthodoxes. Pays passionnant à découvrir et étudier, un vrai jeu de puzzle.

* * *

Bakou, malgré la mer proche, est une étuve. L'air y est moite, étouffant, mouillé, comme sous les tropiques. On y enregistre 40 degrés comme à Samarcande, mais il y manque le vent sec du désert. Tout colle et on s'englue. Le spectacle est inoubliable, des derricks, érigés par centaines, droits ou tordus, hérissés vers le ciel, semblant surgir de partout sur un sol nu. La terre est crevassée, souillée de flaques de naphte bleuâtres ou irisées. Paysage futuriste et démoniaque qui eût plu à Nerval ou à Baudelaire.

La ville neuve, qui s'étire le long de la mer, se pare de quelques bâtiments imposants. C'est l'Europe. Mais en retrait, sur une colline, la vieille ville domine toujours, avec ses mosquées abandonnées et ses maisons turques.

L'Hôtel Intourist est du genre triste. Nous y rencontrons une société d'ingénieurs tchèques, accompagnés de leurs épouses. La conversation s'engage en allemand. Prudents, réticents, lourds et solennels, ils ignorent tout de la situation et de l'orage qui se prépare. Nous aussi !

Notre guide répond au prénom insolite d'Anatole, fréquent en Arménie et en Géorgie. Etudiant en philosophie à l'Université de Piattigorsk, il complète son ordinaire en pilotant les touristes. Il s'exprime couramment en français et en italien, avec un savoureux accent slave. Pas d'opinions politiques, car il n'aime que la philologie.

Que faire par une telle température sinon se rendre à la plage ? Nous nous heurtons à une foule grouillante de quelques milliers d'humains de tous âges. Le sable est fin, les galets ronds, mais l'eau si sale, quasi tourbeuse, qu'aucun Helvète n'ose s'y baigner. Les Azis — habitants de l'Azerbeïdjan — n'en ont cure et s'en donnent à cœur joie. On nous interpelle : « Germansky ? Franzious ? » Un instituteur venu d'un village de la montagne avec une trentaine d'élèves lie conversation, en allemand, qu'il a appris à Königsberg ! Il nous offre des rasades de limonade. « La Suisse, nous dit-il, est un petit pays, charmant et pittoresque, avec de hautes montagnes comme au Caucase. On y parle allemand et français, Genève en est la capitale ! » Nos maîtres d'école en savent-ils plus sur l'Azerbeïdjan et la Kirghizie que leur confrère caucasien ?

Le soir, la baie brille de mille feux, et la ville, en amphithéâtre, semble aussi belle que Naples ou Lisbonne. Un peuple entier flâne sur les quais ; touristes et amoureux prennent d'assaut les bateaux qui font un tour de rade. Une odeur de pétrole, persistante, imprègne toutes choses. Et pourtant Bakou n'est plus la métropole du pétrole, qui s'est déplacée à 50 km. plus au nord, à Novo-Bakou. On se contente de raffiner et surtout d'exploiter tous les dérivés de l'huile lourde. De nouvelles industries sont nées, et la capitale de l'Azerbeïdjan compte autant

de Russes et d'Arméniens que d'indigènes (plus d'un million d'habitants). Elle est visitée constamment par des délégations de techniciens des Etats de l'Est : Tchèques, Polonais, Roumains, ingénieurs et hauts fonctionnaires, formés aussi dans ses hautes écoles techniques.

Le vieux Bakou révèle des coins pittoresques : bains turcs, tours moyenâgeuses, palais des chahs de Chirvan où l'on voit encore le « Divan » (salle du Conseil), des aqueducs rappelant ceux des Romains, des mausolées des dynasties locales et des jardins ombragés et parfumés comme je n'en ai vus qu'à Damas.

L'Azerbeïdjan s'est rallié très tôt au communisme, les syndicats ouvriers y étant déjà puissants au début du siècle. L'Islam n'est plus guère qu'un souvenir, d'autant plus que la secte « chiite » à laquelle se rattachent les Azis — comme en Iran — est plus souple et plus tolérante que la religion « sunnite » — Islam orthodoxe — des habitants de l'Asie centrale. D'ailleurs, cette république, iranienne de mœurs, de langue et de culture, fière de ses écrivains, connus en Orient dès le XI^e siècle, a participé à l'éclat de la civilisation persane dont elle a conservé, malgré le modernisme dû à l'industrialisation, un certain climat de douceur et d'élégance. Certes, ce n'est plus l'Asie, mais un monde de transition qui n'a pas renié — du moins dans le menu peuple — des us millénaires. Ce n'est pas la zone de la vodka ; on y tolère le cognac, produit indigène de date récente, mais on y préfère le thé vert !

Le dernier jour de juillet, après avoir erré le matin dans des ruelles pleines de poésie où nous croisons des beautés dignes d'un harem, nous allons à la découverte d'une plage désertique, à 15 km. de Bakou. Une colonie d'enfants s'y ébat. Notre chauffeur s'arrête en route, sans cérémonie, pour embrasser son fils, âgé de six ans, en vacances dans une autre colonie de la ville. Personnel féminin bienveillant et aimable. Sur la longue route droite qui nous ramène en ville, à 18 h., les camions et les cars prédominent. Peu ou pas d'autos personnelles.

Dans un faubourg, des miradors se dressent comme des minarets sans muezzin. Des soldats y montent la garde, mitraillettes en ballant, évoquant sinistrement les camps de concentration. Est-ce une prison, un camp de proscrits, un établissement où s'opèrent des recherches devant rester secrètes, ou peut-être une installation militaire ? Impossible de percer le mystère, Anatole, notre guide, se déclarant incompetent.

Un vaste parc, où trône la statue du commissaire Kirov qui sauva la république à ses débuts (1920), domine la ville. De nombreux groupes s'y promènent, tandis qu'une fanfare envoie ses flonflons aux quatre points cardinaux. Un casino, du style le plus conventionnel qui soit — sans salle de jeux contraire à l'austérité communiste — abrite un restaurant sélect où la bière est interdite. Vins azerbeïdjanais et champagne ont seuls droit de cité ! A quelques tables de la nôtre, une trentaine d'étudiants et étudiantes polonais chantent à tue-tête des refrains bachiques — à l'allemande — puis, l'un d'eux se substituant au pianiste du lieu, se livrent à des démonstrations callisthéniques ultramodernes où le chachacha et le boogie-woogie ont leur large part. Trois officiers généraux, ahuris d'abord, étonnés ensuite, s'amuse-

grandement de cette juvénile exubérance. Un garçon en veste blanche, en extase devant le « stump » helvétique que je savoure, me demande discrètement, par mimique, de lui en offrir un. On ne se gêne pas, en Azerbeïdjan !

* * *

Le lendemain, à 14 h., nous nous envolons pour Erivan, capitale de l'Arménie. L'avion prend rapidement de l'altitude (plus de 6000 mètres), car nous devons franchir les crêtes qui séparent l'Arménie de l'Azerbeïdjan. Celui-ci comprend surtout la vallée inférieure de la Koura, qui s'étale en un vaste delta entre Bakou et la frontière de l'Iran. Les montagnes en cirque qui surplombent le fleuve sont coiffées de villages d'un blanc de craie, construits comme des aires, dominant des précipices. Là habitent des Kurdes iraniens, libres et fiers depuis des siècles. Quelles sont leurs relations avec le soviétique dirigeant de Bakou ? Nul n'a pu me renseigner. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire...

Une fois la chaîne franchie, l'altitude nous permet de jouir d'un paysage grandiose. Les montagnes choient vers un vaste plateau, l'Arménie, fermé vers l'ouest par une autre barrière formée de cônes enneigés dont l'un d'eux semble les écraser tous : le Mont-Ararat, où l'arche de Noé se serait échouée, d'après la Bible et les cosmogonies orientales. Au-delà, c'est la Turquie et l'Iran. Quelques lacs d'un bleu noir, enchâssés dans le paysage. Un fleuve, l'Arax, partage en deux le vaste plateau arménien.

L'émotion soudain m'envahit, non pas tant à cause du paysage grandiose qui s'étale sous mes yeux, bien qu'il puisse m'émouvoir. Mais l'Arménie me rappelle les génocides dont on parlait dans mon enfance, avant la première guerre mondiale, les collectes à domicile, les images horribles du « Petit Parisien ». Que me réservera la découverte de l'Arménie et de son peuple ?

Erivan, au centre du haut plateau, à 1000 m. d'altitude, semble une ville italienne par le paysage qui l'entoure et les édifices qui la parent. Les routes qui y conduisent, tirées au cordeau, sont bordées de haies de peupliers et de cyprès. La vigne — on est en pays chrétien — occupe de vastes surfaces et des maisonnettes aux murs chargés d'espaliers, aux jardinets masquant des ruchers, auraient rempli d'aise le vieil Horace. Les larges avenues du centre, les nombreux bâtiments officiels, en basalte gris foncé ou en tuf ocre, donnent à Erivan le style d'une capitale. Ici, plus rien de turc, de fragile sentant encore le nomadisme et l'éphémère, comme en Asie centrale. Les Arméniens, paraît-il, ont la réputation d'être des bâtisseurs et des tailleurs de pierre, comme les Italiens. Leurs palais et leurs églises en font foi.

Nous logeons à l'Hôtel « Arménia », fort convenable, envahi de touristes, dont un gros contingent américain d'origine arménienne. Les persécutions endurées pendant des siècles ont créé une conscience nationale. La république d'Arménie russe ne compte guère plus de deux millions d'habitants. D'autres groupes compacts habitent la province turque arménienne, bien que près de deux millions aient été massacrés en 1915 ; d'autres encore vivent dans l'Iran tout proche. Mais plus d'un million et demi d'Arméniens sont dispersés dans le vaste

monde, surtout à Londres, à Paris et aux Etats-Unis, où nombre d'entre eux ont acquis des situations enviables grâce à leur intelligence, leur énergie et leurs aptitudes commerciales bien connues.

Ressemblant aux anciens Assyriens et aux Sémites par leurs traits accusés, leur tendance à discuter haut et fort, leur prolixité et leur curiosité naturelle, les Arméniens manifestent une foi inébranlable, comme les Israéliens, dans les destinées de leur peuple, dont l'histoire est semblable par son sens tragique, ses exodes et ses persécutions. Certes, chacun sait le russe, langue officielle enseignée à l'école aux côtés de l'arménien. Mais nulle part plus qu'à Erivan ne se manifeste le caractère national d'une « république fédérée ». D'ailleurs, l'écriture arménienne, d'inspiration araméenne, et qui remonte au IV^e siècle de notre ère, renforce encore ce trait national, en obligeant les Arméniens à une harassante et bienfaisante gymnastique intellectuelle, aucun rapport n'existant avec l'alphabet cyrillique russe introduit dans les républiques d'Asie centrale pour permettre la graphie des dialectes promus au rang de langue officielle, à Achkhabad, à Tachkent, à Alma-Ata, à Douchambé et à Frounze. L'Arménien apprend deux langues essentiellement différentes, utilisant deux alphabets totalement différents. Et, miracle, ce peuple ne compte pas d'analphabets !

Une Arménienne de ma génération, qui, traumatisée par les terribles massacres des Turcs, en 1915, fuyant avec toute sa famille, vécut à Paris jusqu'en 1946, pour rejoindre ensuite une fille mariée à Chicago, a voulu revoir « son » Arménie avant de mourir. Comme presque tous les touristes, elle ne reconnaît plus sa patrie bouleversée par l'expansion technique et les progrès de l'instruction. Elle me déclare que de véritables clubs d'émigrés rentrent au pays pour y finir leurs jours, ce dont je doute. Une restriction mentale : la religion arménienne, ralliement des Arméniens de l'extérieur, est peu à peu abandonnée, ce qu'elle déplore et ce dont elle s'émeut, car pendant quinze siècles la foi religieuse a permis à l'Arménie de rester fidèle à elle-même face aux Turcs et aux Perses.

L'entrée de l'hôtel étant interdite aux Erivanois, il y a toujours foule aux abords, car on espère y rencontrer... un cousin d'Amérique ou un oncle de Paris ! Les touristes américains, généralement bien rentés, dépensent beaucoup et leur manne est appréciée du commerce régional. On conçoit que l'anglais et le français soient plus parlés que dans les autres républiques fédérées.

Qui veut saisir l'âme arménienne doit visiter l'incomparable bibliothèque de la Materadaran et le couvent d'Etchmiadzin, haut lieu de pèlerinage. La première, dans un imposant bâtiment, abrite 10 000 manuscrits et incunables du VI^e au XVIII^e siècle, mine incomparable de documents scientifiques, artistiques et religieux, démontrant le niveau élevé de culture des savants arméniens du Moyen Age en contact tout à la fois avec le monde chrétien de Byzance, héritier des Grecs, et celui de l'Islam, à l'époque où celui-ci brillait d'un vif éclat à Samarcande (Avicenne) et à Bagdad.

La bibliothécaire en chef de la Materadaran, âgée d'une trentaine d'années, parlant français comme une Parisienne sans jamais avoir séjourné en France, lettrée, érudite, m'a fourni maints renseignements sur l'Arménie actuelle. Athée, communiste et nationaliste, elle réussit

à concilier les contraires. Comme je lui exprime mes craintes au sujet de l'emprise de Moscou sur l'Arménie, elle me rétorque que l'URSS est un Etat multinational avec plus de cent peuples différents, qu'un pouvoir central est nécessaire, incarné par le Soviet de l'Union, porte-parole des intérêts communs où l'Arménie est représentée selon son importance, mais qu'elle joue un rôle adéquat dans le Soviet des nationalités où chaque république fédérée, quelle qu'elle soit, la grande Russie avec 135 millions d'habitants ou la petite Arménie avec 2 millions, dispose de trente-deux mandats. Comme les deux Soviets constituent le Soviet suprême, et que toutes les décisions importantes sont prises en séance plénière, elle considère que les nationalités sont sauvegardées. En outre, le presidium du Soviet suprême, qui compte trente-sept personnes, comporte quinze vice-présidents, dont un de chaque république fédérée. Elle termine sa démonstration par un hommage à l'Arménien Mikoyan, dont les portraits ornent tous les halls des bâtiments publics. Devant une profession de foi si explosive, je ne puis que me taire.

Notre guide, l'Arménienne Méry, 21 ans, licenciée en langues étrangères, procède de la même attitude, nationaliste et communiste. Le problème religieux la laisse indifférente. Elle pratique une ou deux fois par mois, par gain de paix, avec sa mère, mais n'a pas été baptisée. Religion en sommeil, prête à ressurgir à la moindre atteinte au nationalisme arménien, car la nation n'a pu se maintenir au milieu de l'Islam que par la religion, comme en Grèce.

Le couvent d'Etchmiadzin équivaut à l'Arche d'alliance de la foi arménienne. A quelque 20 kilomètres d'Erivan, il abrite dans son enceinte une cathédrale du XVII^e siècle, un séminaire, le palais épiscopal où réside le catholicos, chef de l'Eglise arménienne. Une longue allée semée de tombes au style tarabiscoté, des cyprès, la rencontre de jeunes prêtres silencieux qui paraissent marcher sur la pointe des pieds, les pierres de basalte gris, tout incite à la méditation.

L'intérieur de la cathédrale, très oriental, contient un trésor démontrant par des bijoux et documents rares l'origine lointaine du christianisme arménien, d'essence cilicienne, et qui s'est rapidement répandu grâce à la création d'un alphabet propre permettant la copie de la Bible et des Evangiles.

Une scène émouvante se déroulait dans une chapelle latérale, en présence de curieux et de touristes : le baptême d'une jeune femme, encadrée de deux parrains, par un moine barbu et grave. Sel, eau, cierges, aspersion, imposition des mains, et la néophyte, soutenue par ses parrains, se relève tout en pleurs. J'ai cru vivre une scène de l'Eglise primitive. Dans le public, arménien en majorité, plus de curiosité que d'émotion.

L'après-midi — c'est le 1^{er} août — nous nous rendons jusqu'au lac Sevan, sis à 1800 mètres d'altitude, à travers une campagne rappelant le Haut-Jura. Les villages paraissent pauvres, bien qu'organisés en kolkhozes. Les hommes travaillent à la construction d'un énorme barrage hydraulique, tandis que les femmes, corvéables, procèdent en équipes à l'élargissement d'une route. Au passage, elles nous saluent amicalement de la main.

Chaque monticule, comme en Italie, est orné d'une chapelle presque toujours abandonnée. Elles se ressemblent toutes, en basalte gris, d'un style préroman, massives, surmontées d'un clocher hexagonal. Et c'est sous un ciel d'encre annonçant la tempête — le premier depuis notre départ de Moscou — que nous rejoignons Erivan pour y fêter discrètement la fête nationale dans un pays qui n'a connu que luttes et tragédies, massacres par milliers, déportations. Et nous apprécions d'autant plus la paix dont jouissent les Suisses depuis cent cinquante ans.

Intourist, par l'intermédiaire de notre quartier-maître Nina, nous offre gracieusement quelques bouteilles de vin et du champagne arménien.

Un orage épouvantable, très rare en ces régions, nous a-t-on dit, s'abat dans la nuit sur l'Arménie, à croire que le Mont-Ararat s'est soudain transformé en volcan éruptif. Sans modifier notre horaire, nous quittons l'hôtel à 6 h. du matin. Pas de téléphone pour nous éveiller, pas de femme de chambre, pas de portier. Effondrés par l'orage, tous dorment ou ont disparu !

A l'aérodrome, des centaines de passagers attendent depuis la veille, le trafic aérien ayant été suspendu. Et notre avion ne partira qu'à 13 h. 45 au lieu de 7 h. 30. Désordre total, discussions, parloles, toilettes puantes transformées en cloaques, passagers assis et somnolant sur leurs bagages. C'est encore l'Asie, avec son fatalisme et sa carence dans l'art d'organiser.

* * *

Il y a 300 km. d'Erivan à Tbilissi (Tiflis), capitale de la république fédérée de Géorgie. Un AN 24, bimoteur pour cinquante passagers, avec une vitesse de 500 km/h., nous emmène dans un ciel où s'affrontent des courants surgis des montagnes voisines ; notre frêle esquif est secoué comme un passereau, au dam de divers voyageurs.

Il est impossible, dans la zone tourmentée que nous survolons, de dire où s'arrête l'Arménie et où commence la Géorgie. La Koura, qui vient d'Arménie, se taille un lit à travers les chaînes et les plateaux du Petit-Caucase, entre en Géorgie, se dirige vers l'est, en Azerbeïdjan. Où situer la frontière turque ? Elle est proche, à gauche, dans un chaos de montagnes sans que rien la signale.

Une heure de vol et nous atterrissons à Tbilissi, doté d'un bel aérodrome où s'affaire une population aux types ethniques et aux costumes variés : Géorgiens, Russes, Arméniens, Iraniens, Turcs. La végétation y est méditerranéenne et les pins voisinent avec les lauriers, la vigne avec les figuiers. Certains sites rappellent le Tessin ou la Provence.

Tbilissi, l'ancienne Tiflis — nom persan officiellement condamné — compte 850 000 habitants (en 1930 : 200 000). Jetée sur les deux rives de la Koura et s'étalant sur les flancs d'un mont qui surplombe la ville comme le Gurten surplombe Berne, elle a son quartier moderne et son quartier indigène. Elle est digne de son rang de capitale par ses grandes avenues bordées de platanes, ses somptueux édifices officiels, ses magasins bien achalandés, l'éclairage de ses rues et places publiques.

L'Hôtel « Intourist » qui nous est réservé est d'un style très 1900, le personnel aussi. Les portiers faisant le service d'ascenseur, pour le

moins quinquagénaires, sont vêtus d'un pyjama gris rappelant le pénitencier. Maussades et renfermés, à l'opposé du caractère si primesautier des Géorgiens, je les crois des princes déchus de l'ère stalinienne. Le culte du « grand homme » n'a pas encore disparu dans son pays natal, du moins dans les couches populaires, mais les « officiels » ont été déboulonnés de leurs positions dominantes par Moscou. J'opine à croire que les portiers d'« Intourist » furent du nombre des « sacrifiés ».

La république géorgienne ne ressemble à aucune autre « république sœur ». Sa culture est très ancienne et sa langue, du groupe caucasien, s'enorgueillit d'une riche littérature, qui remonte au III^e siècle. Dans l'Antiquité, les Géorgiens — ou Ibères — furent colonisés par les Grecs dont les légendes y plaçaient la Toison d'or et la Colchide, découverte par les Argonautes. Je n'ai pu, tout au long de mon séjour, chasser l'image devenue obsession d'une terre hellénique. Goût pour les danses, les chants, la musique, le vin, beauté des femmes, philosophie souriante en face des misères de l'existence, penchant aux discussions passionnées sur le mode politique, générosité envers l'étranger, telles sont les dominantes du caractère géorgien. Frères des Hellènes !

Le soir, nous sommes montés, par funiculaire, sur le Gurten tbilissois, le « Mtatsminda » — ou « Montagne sacrée » aménagé en un immense parc. La vue y est grandiose. La ville scintille de mille lumières que reflète le fleuve Koura, et les monts du Caucase, au loin, soulignent encore la beauté du paysage. Un chemin en lacets, Panthéon géorgien, s'orne de tombes de grands écrivains et d'artistes et de celle de la mère de Staline, toujours fleurie.

Le casino est rempli d'une foule gaie, tandis qu'un orchestre joue une musique rappelant celle des films helléniques « Alexis Zorba » et « Jamais le Dimanche ». On nous installe à une table ronde et, repérés aussitôt nous sommes l'objet d'attentions bienveillantes de tous nos voisins. Des pastèques, des bouteilles de vin, du saucisson s'entassent sur notre table malgré nos protestations. Un professeur de slavistique dans une université américaine se met au piano, improvise un concert où le jazz, les negro' spirituals et des airs populaires de sa natale Bulgarie déchainent l'enthousiasme. Les clients, en ce lieu, ont l'air de dépenser sans compter et de se soucier fort peu du lendemain. Les « Prisonniers du Caucase », de Xavier de Maistre, dont j'avais fait mes délices il y a cinquante ans, et la « Jeune Sibérienne » me reviennent en mémoire. Ces régions montagneuses abritent des peuples sains, fantaisistes, courageux, fidèles aux constantes de leur histoire. Comme en Asie centrale et en Arménie, le régime communiste a favorisé l'expansion industrielle et créé des centres nouveaux pour la métallurgie. Mais il n'a pu modifier le caractère géorgien, si fondamentalement différent de celui des Russes de l'intérieur.

* * *

Le dimanche 4 août, alors que Tbilissi paraît encore endormi, je me suis rendu dans une église orthodoxe, proche de l'hôtel. J'ai recensé six personnes dans une nef qui peut en contenir cinq ou six cents. Impression de délabrement et de misère. Le prêtre officie derrière l'iconostase, noyé dans la fumée de l'encens ; un infirme, amputé

d'une jambe, lui répond ; cinq femmes d'un âge avancé, vêtues à la mode de 1920, psalmodient en tenant un cierge. Sous le porche, une mendicante me tend la main, me remercie d'un signe de croix et d'une révérence qu'elle a dû apprendre au temps jadis pour les quelques kopecks que je lui glisse dans la main. Et pourtant, la Géorgie, tout comme sa voisine arménienne, n'a pu se maintenir contre les entreprises de l'Islam que par une foi profonde et l'attachement à son Eglise nationale. Celle-ci disparue, le patriotisme géorgien s'accrochera-t-il à d'autres sources émotives, à la langue, aux traditions artistiques ? Vieilles terres de civilisation et de culture, la Géorgie et l'Arménie se sont éveillées aux grands courants de l'esprit, dix à quinze siècles avant la Russie des Slaves...

Frêtant un petit car, nous décidons de nous rendre au col du Caucase, à 200 kilomètres de Tbilissi, car les campagnes, plus que les villes, révèlent l'âme d'un peuple. Quittant le cours de la Koura, où se succèdent des usines de tous genres, nous empruntons une route secondaire qui nous mène à l'église de la Croix, dominant le pays, désaffectée et en voie de restauration. Datant du VI^e siècle, elle est le plus fidèle spécimen de l'architecture géorgienne, construite en basalte, décorée extérieurement, coiffée d'un clocher octogonal, à la fois lieu de prière et d'accueil en cas d'invasion, elle semble, à distance, une puissante forteresse.

Les églises campagnardes que nous avons vues possèdent toutes des tours de refuge. Les vallées géorgiennes furent souvent saccagées, les villages pillés, les femmes — d'une beauté proverbiale — emmenées dans les harems turcs et persans, les jeunes gens recrutés comme janissaires. Luttés sans pitié qui ont pétri le caractère des rudes populations montagnardes, qui n'acceptèrent pas de plein gré l'annexion russe, au début du XIX^e siècle. Depuis...

Une compagnie de soldats soviétiques, appartenant à un régiment de pontonniers que j'avais repéré dans la vallée, visite en même temps que nous l'église de la Croix, sous la conduite d'officiers qui les orientent sur l'histoire et le style de la célèbre basilique. Fait frappant, le détachement compte de nombreux types mongols et turcs. Ressortissants des républiques fédérées d'Asie centrale ou des groupuscules de Sibérie, leur attitude serait-elle loyale envers l'URSS en cas de conflit avec la Chine ? A les voir, ils semblent assimilés autant que les Russes qui forment le gros du contingent. L'armée, ainsi qu'on me le déclarait à Samarcande, constitue le creuset dans lequel se forge l'unité nationale. Vivant en vase clos, plus encore que la nation — je songe à l'interdiction des journaux qui ne sont pas « tabous » — l'armée soviétique doit être difficilement perméable à la propagande de Mao.

Après la visite d'une autre église fortifiée dominant le village d'Ari — fief des Bagration — l'un d'eux s'illustra aux côtés de Souvarov et de Koutousov — nous déjeunons sous la tonnelle, près du fleuve Aragoi, dans un restaurant populaire rappelant les guinguettes de la Seine. On y mange des mets atrocement épicés, arrosés d'un petit vin blanc sec. A 13 h., des couples dansent déjà. Décidément, les Géorgiens ne sont guère conformistes !

La « route stratégique » du Caucase, qui réunit Tbilissi à Ordjonikitze et Piatigorsk, au-delà des monts, en Russie fédérée, est coupée

Nos bons hôtels du Jura

Vous pouvez vous adresser en toute confiance aux établissements
ci-dessous et les recommander à vos amis

Boncourt	Hôtel A la Locomotive Salles pour sociétés - Confort	(L. Gatherat) (066) 7 56 63
Courgenay	Restaurant La Diligence Sa cuisine française	(Jean Cœudevez) (066) 7 11 65
Laufon	Hôtel du Jura Chaîne des rôtisseurs - Salle de conférences	(J. Regli) (061) 89 51 01
Moutier	Hôtel Suisse Rénové, grandes salles	(Famille M. Brioschi-Bassi) (032) 93 10 37
La Neuveville	Hôtel J.-J. Rousseau Relais gastronomique au bord du lac Jeux de quilles	(Jean Marty) (038) 7 94 55
Porrentruy	Hôtel du Cheval-Blanc Rénové, confort, salles	(C. Sigrist) (066) 6 11 41
Porrentruy	Hôtel Terminus Hôtel de 80 lits, avec douches - bains - Lift Rest. français - Bar - Salle de conférence	(R. Rey) (066) 6 33 71
Saignelégier	Hôtel Bellevue 3 salles pour noces et sociétés (constr. 1968) 40 chambres avec eau courante, douche, bains, radio et télévision	(Hugo Marini) (039) 4 56 20
Saint-Imier	Hôtel des XIII Cantons Relais gastronomique du Jura	(C. Zandonella-Zibung) (039) 4 15 46
Undervelier 1405	Hôtel des Galeries du Pichoux	(M. Juillerat-Humair) (066) 3 77 77

180/B

LOTERIE SEVA

LE PLUS GROS LOT DE L'ANNÉE

1/4 MILLION

1x250 000.- 1x50 000.- 1x20 000.-

TIRAGE 19 DÉC.

1442

de ravines dues aux récents orages. Paysage ressemblant à celui des Préalpes, avec des éboulis, des champs de gentianes, de maigres pâturages où paissent des moutons. Comme en Arménie, spectacle inconnu en pays musulman, nous apercevons des troupeaux de porcs noirs s'ébattant en toute liberté. C'est dimanche. Nous croisons des cars et des camions où s'entassent des touristes. Quelques motos, peu d'autos.

Une source chaude prend naissance dans la trouée du col d'où nous découvrons, dans le lointain, un lopin de Ciscaucasie. Ici, le sol est couleur rouille et l'eau qui en jaillit, ferrugineuse et gazeuse, n'est même pas exploitée industriellement, tant les sources sont nombreuses en Géorgie.

Au retour, nous apercevons çà et là les travailleurs des « kolkhozes » assis nonchalamment sur le seuil de leurs portes. Les fermes, bâties en basalte gris, paraissent cossues si on les compare aux misérables isbas de la région de Novgorod. On les distingue aisément des « sovkhoses », établissements pilotes gérés par l'Etat, alors que les kolkhozes groupent en général toutes les anciennes propriétés privées d'un territoire communal, nationalisées et travaillant en coopérative autonome. Silos, parcs de machines, présidence-mairie, état-major de fonctionnaires — instituteurs, médecin, vétérinaire, agronomes, comptables — se sont substitués à l'ancien « mir », commune rurale. Solution impossible en Occident, marqué par la Révolution française qui a effacé les effets du servage tout en renforçant la propriété et en supprimant les grands domaines, tandis que la Russie, à l'inverse, avait conservé la propriété seigneuriale issue du Moyen Age — le servage y a été aboli en 1868 — englobant même des villages. La Révolution de 1917, plus radicale que celle de 1789, a nationalisé les terres et supprimé la propriété privée.

Mtskhéta, ancienne capitale du royaume de Géorgie, à 15 km. de Tbilissi, mérite une visite, ne serait-ce que pour la cathédrale des Douze Apôtres, construite sur l'emplacement d'un temple d'Ormuz, dieu des anciens Perses, à l'époque préchrétienne. Elle fut détruite par Tamerlan, rebâtie au XVI^e siècle et sert de nécropole aux nombreux rois dont le dernier fut inhumé en 1801, après l'occupation russe. Restaurée avec art, elle n'est plus affectée au culte.

* * *

Le lendemain, avant de quitter ce pays séduisant, j'ai erré dans la vieille ville, propre, et qui conserve encore de nombreuses maisons turques, avec cour intérieure, loggia surplombant la rue, fenêtres ornées et grillagées derrière lesquelles surgit toujours un minois curieux, bien que les grilles aient dû protéger contre les insectes transportant la malaria et non pas contre les regards indiscrets, car les Géorgiennes, belles ou laides, n'ont jamais porté le voile.

Sur un promontoire dominant la Koura, un monument équestre a été édifié, en 1965, à la mémoire du premier roi de Géorgie. C'est à l'ombre d'un fort qui servit longtemps de prison et où furent enfermés notamment Maxime Gorki et Kalinine. Mystère du régime qui honore les dynastes !

L'Occidental est désemparé, comme en Arménie, par l'écriture géorgienne, avec majuscules et minuscules, aussi différente des caractères

tères arméniens que cyrilliques (russes). Comme un sourd-muet, je me sentais impuissant à prendre contact avec la société ambiante. On parle sept langues et on utilise sept alphabets dans les républiques fédérées du Turkestan et du Caucase ! Aussi est-ce par de savantes mimiques que j'ai réussi à acheter dans une boutique quelques cartes postales illustrées !

Ces différences si grandes entre républiques fédérées d'une part, et entre elles et le Kremlin d'autre part, créent-elles des complications ? Il ne le paraît pas, le russe ayant toujours la priorité dans l'ensemble de l'URSS, ce qui facilite le maintien de cadres russes, ou russifiés, ou partisans d'un régime politique fortement centralisé et agissant depuis Moscou. Néanmoins, l'Arménie et la Géorgie sont redevables aux Soviets d'un réveil artistique et culturel que personne n'eût envisagé il y a cinquante ans, sous l'administration tsariste. « Nolens volens », le Kremlin a dû s'y résoudre pour s'attacher et rallier à sa cause le Turkestan et le Caucase, au risque de perdre ses frontières du sud, menacées par la contre-révolution de 1918-1920. Lénine m'a-t-on affirmé, fut l'artisan génial de cette solution fédéraliste.

En tâtonnant, j'ai découvert la cathédrale de Sioni, siège du catholicos de l'Eglise géorgienne, de rite byzantin. Quelques femmes aux habits usés y brûlaient des cierges. L'intérieur, si sombre, exigeait un moment d'adaptation pour s'y reconnaître. Des fresques ornaient les parois latérales. Un Pantocrator comme on n'en voit qu'en Grèce, émacié, douloureux, hiératique, faisait face à saint Georges, présent partout, patron des familles, des villages, du pays, de la lutte contre les hérétiques. Le nom de Géorgie en dérive, donné par l'étranger, alors que les Géorgiens appellent leur patrie « Kartveli » et que les Russes la désignent sous le nom de « Grouzie ».

Des popes soupçonneux, barbe grise et blouse grise tenant vaguement de la soutane, surveillent les allées et venues des visiteurs. Sur le porche, je me heurte au catholicos en personne, un respectable vieillard, tout de noir vêtu, portant sur la poitrine une grande croix byzantine en argent et s'aidant, pour marcher, d'un bourdon de pèlerin. Nous nous saluons d'une profonde révérence qu'il accompagne d'un geste amical et protecteur. J'ai cru rencontrer un revenant d'une société à jamais disparue.

Tbilissi signifie, paraît-il, « ville des eaux chaudes ». En compagnie d'un compatriote, nous avons voulu prospecter le quartier thermal, comprenant une douzaine de bâtiments ultramodernes. Parle-moi avec le personnel en blanc, nous sommes envoyés du secteur des femmes à celui des hommes, de celui des cas chroniques à celui des cas bénins, de celui des bains de vapeur à celui des jets continus, si bien qu'après cinquante minutes, Gros-Jean comme devant, nous nous retrouvons sur la rue, n'ayant pu exhiber un certificat médical qui nous eût permis de prendre un bain, car un abonnement de 10 roubles pour quinze séances permet seul l'entrée dans le sanctuaire balnéaire. Les émanations sulfureuses à odeur d'œufs pourris qui imprègnèrent muqueuses et habits avec persistance tinrent lieu de bain. Les aimables Géorgiens, même en se pliant aux règles compliquées de la médecine étatisée, savent conserver un imperturbable sourire...

Kiev, en Ukraine

A la nuit tombante, comme si la nuit devait nous envelopper de sa tristesse, nous quittons la Géorgie pour Kiev dans un Tupolev dernier cri, un véritable géant de l'air transportant 220 passagers, doté d'une infirmerie, d'un salon, de la lumière indirecte, de l'air conditionné et d'un système d'aération par le plafond. Toutes les places sont occupées : quelques touristes, le gros du contingent formé de fonctionnaires de tous rangs se rendant à Moscou.

Nous survolons la Géorgie au soleil couchant, ce qui crée des paysages fantasmagoriques, des contrastes en noir et blanc comme des gravures sur bois. Le Kasbek, pointu comme le Cervin, se dessine à l'est tandis que l'Elbrouz, à l'ouest, domine la chaîne du Caucase de sa masse blanche en forme de cône tronqué. Puis c'est la mer d'Azov, le grandiose barrage du Dniepr, le plus puissant du monde, paraît-il, établi sur un fleuve.

A 21 h. 10, nous atterrissons à Kiev ; mais la ville est à 30 kilomètres de l'aérodrome, auquel elle est reliée par une allée éclairée « a giorno ».

Nina, notre guide quartier-maître, objective, sensée, avec laquelle je bavarde, consent à m'orienter sur les conditions d'existence du Russe moyen. Un ouvrier qualifié gagne de 120 à 150 roubles par mois ; un jeune ingénieur, de 100 à 120 roubles au début, et jusqu'à 300 roubles selon l'âge, les capacités et les responsabilités. Il est de règle que la femme travaille et complète le budget familial. Les loyers absorbent les 10 à 15 % du salaire. Je m'en étonne. Elle m'explique que les maisons sont construites par l'Etat ou par des coopératives, presque toujours en éléments préfabriqués, et que le sol, propriété collective, ne coûte rien. Néanmoins, les logements sont rares par suite de l'afflux vers les villes, et on ne les obtient qu'avec le consentement d'une commission sociale, responsable de l'attribution. Elle avoue qu'il faut souvent attendre deux ans et plus pour en avoir la jouissance. Les fonctions les mieux rétribuées sont celles d'ingénieur, d'écrivain, d'artiste, d'officier, de haut fonctionnaire. En somme, conclut-elle, ce n'est ni un enfer, ni un paradis.

Dans toutes les villes que nous avons visitées, l'étendue des quartiers nouveaux m'a frappé : bâtiments gigantesques, sans aucune apparence d'esthétique et de fini, mais noyés dans la verdure.

Nina travaille, ainsi que son mari, ingénieur, dans un chantier naval. Elle déclare que la situation s'améliore d'année en année. Certes, l'URSS n'est pas une société de consommation où joue la libre concurrence et où les appétits du public sont fouettés par une réclame intensive. Mais, grâce au plan — ce mot revient comme un leitmotiv — de grands événements s'accompliront au cours des prochaines décennies, qui bouleverseront l'ordre actuel : conquête de l'espace, longévité accrue, civilisation urbaine permettant l'éclosion de la culture, vie rurale facilitée par la mécanisation totale. Et Nina, emportée par son messianisme russe, insiste sur la nécessité de la « paix » entre les peuples. Celui d'URSS assurera le salut du monde, le Kremlin y veillera. Cette foi naïve me désarme...

Kiev, capitale de la République fédérée d'Ukraine, compte près d'un million et demi d'habitants. Plus gaie et moins aristocratique que Leningrad, plus amène et moins écrasée par le carcan de l'officialité que Moscou, elle dégage un je ne sais quoi d'équilibré, de mesuré, d'artistique. Elle frappe par la majesté des sites qui l'entourent, l'étendue des parcs, les avenues imposantes et ordonnées, la vivacité des habitants. Les Ukrainiens sont déjà gens du Sud, aimant le chant et la danse, les parures éclatantes, la plaisanterie.

La République fédérée d'Ukraine, la deuxième en importance dans le cadre de l'URSS, couvre une superficie de 600 000 kilomètres carrés, et compte 46 millions d'habitants. C'est dire qu'elle équivaut à peu près à la France en surface et en population. Elle englobe le sud de la Russie d'Europe, embrassant les riches terres à blé qui s'étendent des Carpathes et des marais du Pripet au bassin du Don, du plateau central au sud de Moscou jusqu'à la mer Noire, la Crimée incluse. Le Dniepr, le majestueux fleuve chanté par les poètes, la traverse en son milieu.

Etat de création récente, sans frontières géographiques déterminées, l'Ukraine, au cours de l'histoire, a vu naître sur son territoire des formations politiques éphémères dont Kiev fut toujours le centre. La nation ukrainienne, dont la langue ressemble au russe comme le portugais à l'espagnol ou le slovaque au tchèque, a vécu sous le sceptre des tsars jusqu'en 1917. Si le fonds de la population est petit-russien — on l'a appelée ainsi jusqu'au début de ce siècle — il a été enrichi par l'apport de Polonais, de Moldaves, de Tatars, de Juifs.

Ayant souffert des guerres civiles, saccagée par les armées rouge et blanche, de 1918 à 1920, l'Ukraine a pu se constituer en république autonome en 1922. Elle a même été admise à l'ONU — tout comme sa voisine, la Biélo-Russie — comme Etat indépendant ! Occupée par les armées allemandes de 1942 à 1944, elle a beaucoup souffert, vu ses terres ravagées, ses usines en partie détruites, notamment à Kharkov, dans le bassin surindustrialisé du Dombass et dans les ports importants de la mer Noire (Odessa, Kherson et Sébastopol). L'ukrainien est la langue officielle et son emploi à l'école et dans la presse a permis l'éclosion lente d'une conscience vraiment nationale. Si le Kremlin s'est montré si généreux et ouvert aux aspirations ukrainiennes, c'est pour couper court aux fomentations d'agitateurs nationalistes dont certains pactisèrent avec l'occupant nazi. Néanmoins, Grands-Russiens (Moscou), Biélo-Russiens (Lithaniens) et Petits-Russiens (Ukrainiens) sont issus du même tronc ethnique, et leur culture s'est nourrie de la religion orthodoxe, à laquelle ils ont emprunté l'écriture cyrillique. En revanche, m'a-t-on assuré, les Ukrainiens n'aiment pas les Polonais avec lesquels ils s'affrontèrent souvent au cours des siècles et dont ils diffèrent par la religion et l'écriture, les seigneurs polonais voulant imposer le catholicisme romain aux gens du Dniepr et des Carpathes. Il n'empêche que l'influence raffinée des Polonais a marqué les artistes et les écrivains ukrainiens.

Tous ces faits me furent exposés par notre guide de Kiev, parlant français avec aisance et ne mâchant pas ses mots au sujet des problèmes internationaux. A mon grand étonnement, Constantin — c'est son prénom — déclara que l'URSS et les Etats-Unis avaient tort de se...

saigner pour le tiers monde, peuplé d'ignares et de paresseux conduits par des... mégalomanes ne rêvant que parades militaires, autos luxueuses, uniformes flamboyants ! Ce jugement abrupt, émanant d'un universitaire, m'a laissé bouche bée...

* * *

Ce doit être agréable de vivre à Kiev. La ville domine le Dniepr, ample et paresseux, un vrai père-fleuve. Tout y révèle l'influence byzantine, le duché de Kiev, au Moyen Age ayant rêvé de prendre la relève de l'orthodoxie avant d'être soumis par les envahisseurs tatars et d'admettre l'autorité des tsars de Moscou. La gigantesque statue de saint Vladimir, grand-duc, dominant le Dniepr et tenant une croix, avait été détruite par les Allemands. Le Soviet d'Ukraine l'a ressuscitée. Où est l'athéisme ? !

Sainte-Sophie, aux coupoles d'or, constitue un lieu sacré de l'architecture russe. On y entre par une haute tour baroque, décorée de stucatures comme un autel rococo. L'intérieur abonde en fresques et en mosaïques qui fascinent le visiteur. Je suis resté en admiration devant une mosaïque, représentant la communion des Apôtres et une vierge orante, qui doit être considérée comme une des merveilles de l'art. J'aurais voulu passer la journée entière dans ce sanctuaire à nul autre pareil, sous un ciel de seize coupoles inspirées de Byzance.

Mais d'autres merveilles méritent une visite, notamment le couvent « extra muros » de la Lavra de Petschersk, transformé en musée. Il comprend plusieurs églises et bâtiments monastiques coiffés de clochers en oignon dorés ou argentés d'un effet féérique. Jadis lieu de pèlerinage le plus fréquenté de toutes les Russies, Petschersk s'était tellement enrichi qu'il avait amassé un trésor fabuleux et possédait plus de 200 villages et de 100 000 serfs. Sarcastique, notre guide Constantin explique que la réputation de sainteté des moines se fondait sur le fait qu'ils utilisaient une grotte aux propriétés chimiques leur permettant d'empêcher pendant longtemps la putréfaction des corps. D'où le pseudo-miracle qui fit leur fortune... Actuellement, Petschersk est un vaste chantier où l'on restaure ou reconstruit des églises détruites par des détachements de SS. Ceux-ci, d'ailleurs, ont commis maintes atrocités que les Kievois n'oublient pas, d'autant plus que 200 000 personnes furent massacrées et 100 000 autres déportées, parmi elles la quasi-totalité de la bourgeoisie juive.

On nous montre aussi le stade pouvant contenir 100 000 spectateurs et qui aurait dû être inauguré le 23 juin 1941, deux jours après l'invasion des armées allemandes. Lors de l'inauguration, en 1946, on avisa que les personnes en possession de l'invitation de 1941 y seraient admises gracieusement. Il s'en trouvait encore une vingtaine !

Et l'après-midi, nous avons voulu découvrir le Dniepr et ses rives, en empruntant un des nombreux bateaux qui le sillonnent. Nous passons sous des ponts gigantesques reliant Kiev aux nouveaux quartiers, nous nous mêlons aux joyeux Ukrainiens, si proches des ouvriers français par la jovialité, la sociabilité et l'amour... du pain blanc et du saucisson. Un pétulant pique-nique sur le pont du bateau... J'examine mes voisins, purs descendants des Cosaques et des héros de « Tarass

Boulba », bruyants, beuglant, tonitruant, que Gogol, enfant de l'Ukraine, sut dépeindre avec un souffle épique. Pêcheurs, baigneurs, promeneurs, sur l'eau, dans l'eau, au bord de l'eau, gens flânant aux terrasses des restaurants se mirant dans le fleuve, tel ce « Café du Moulin » muni d'une énorme roue tournant à sec. C'est l'époque des vacances, de l'évasion dans la nature.

De la fenêtre de ma chambre — l'Hôtel « Dniepr » soutient la comparaison avec n'importe quel hôtel d'Occident — le regard plonge sur le « Krechtchatik », le grand boulevard de Kiev, qui mérite vraiment son nom. Rectiligne, large, animé, fleuri, il donne à la ville le caractère d'une capitale d'Occident. Je l'ai parcouru, à la sortie des bureaux, quand il grouille d'une foule curieuse qui se bouscule aux abords des kiosques à journaux et des magasins. Il y a de nombreux fleuristes, et j'ai l'impression que les gens dépensent volontiers.

Seules les boutiques installées dans le hall des hôtels semblent paralysées par des ukases administratifs. On n'admet que des dollars, on refuse roubles et kopecks, on rend la monnaie en cents et les prix sont nettement plus élevés que dans les échoppes et magasins du boulevard.

Si la critique est permise, l'éloge doit l'être aussi. Un compagnon de voyage m'avoua qu'il avait refusé de se faire adresser un courrier en URSS, craignant qu'il n'arrivât pas ou qu'on voulût l'intercepter. Or, il était confus d'un jugement hâtif. Nous avons tous été frappés par l'honnêteté des commerçants, du personnel des hôtels, de l'homme de la rue. Dans le fouillis des monnaies que nous ne connaissions pas, nous nous sommes bornés à tendre une main pleine dans laquelle les marchands prenaient leur dû. Et toutes les cartes que nous avons envoyées en Suisse, qu'elles fussent écrites dans les hôtels « Intourist » ou dans un hameau perdu de Géorgie ou d'Ousbekistan, sont arrivées à leurs destinataires.

* * *

Nous avons pris l'avion pour Moscou à 19 h. 55. L'air vibrait sur le sol encore chaud. Un Tupolev, 170 places, nous attendait. Survint un léger incident : les places étant numérotées, nous avons occupé des sièges qui n'étaient pas les nôtres. Regards courroucés de deux fonctionnaires auxquels elles étaient destinées. Intervention de Nina, notre ange gardien, et tout s'arrange. Nous sommes inamovibles, et les lésés nous gratifient même d'un sourire effaçant le courroux.

La distance de Kiev à Moscou est de 800 kilomètres environ, soit à peu près celle de Genève à Vienne. Durée du vol : une heure et quart, au-dessus des vastes plaines ukrainiennes, infinies, où commencent à s'allumer les feux de centaines de villages agricoles et où le Dniepr et ses nombreux affluents paraissent noirs sur un sol qui rougeoie encore.

A Moscou, l'attente à l'aéroport est interminable : une heure et demie avant de pouvoir disposer du car nous amenant en ville. On nous explique que beaucoup d'appareils ont atterri presque en même temps et qu'ils étaient chargés de tant de bagages que... nous devons prendre patience ! Pour toute distraction, nous puisons dans l'abondante collection de brochures en toutes langues à la gloire de Lénine,

de Marx, d'Engels et du communisme. Doctrinaire, mielleux et agaçant !

A 23 h., nous prenons nos quartiers dans un hôtel sympathique, juste le temps de gîter, puisqu'à 6 h. déjà nous repartons pour l'aéroport. De ma chambre, le regard plonge sur le Kremlin, illuminé dans certaines de ses parties, surgissant de la nuit comme un vaisseau fantôme et surmonté d'une étoile quasi incandescente fichée sur la tour Saint-Nicolas. La vue de cette étoile me hante et j'ai peine à m'endormir. Continuera-t-elle à dominer le Kremlin ou s'associera-t-elle à toutes les autres étoiles dont je berçais mon enfance à l'époque de Noël et qui ornaient un paradis peuplé d'anges et de jouets ?

Moscou, à potron-minet, ressemble à toutes les autres villes industrielles. Nous croisons, en banlieue, des centaines d'ouvriers se rendant au travail : même tenue qu'à Sochaux, Manchester ou Détroit, mêmes casquettes genre « def », même allure résignée en face d'une journée qui commence dans la grisaille des murs et l'odeur du cambouis.

Les formalités de départ sont fort simples et le contrôle des devises s'opère sans esprit tâtilon, sur présentation des déclarations d'honneur que nous avons signées à l'entrée. Les roubles non utilisés sont repris et remboursés en dollars au cours d'achat.

A 7 h. 50, pris en charge par une compagnie tchèque, nous quittons le sol russe sous un chaud soleil matinal. La plaine monotone se déroule sous nos yeux. Nous y devinons les kolkhozes avec leurs domaines étendus, les zones marécageuses de la Biélo-Russie, les coupures que laissent les fleuves — haut Dniepr, Boug polonais, Vistule, San. Puis nous survolons les Carpathes et la trouée de l'Elbe.

Prague : tout baigne dans le soleil, les hôtes nous sourient. Dix jours après, l'URSS et ses alliés, au nom de la « doctrine », occupaient la Tchécoslovaquie...

VI

Notes éparses en guise de conclusion

Il n'y a aucune commune mesure entre les phénomènes politiques, économiques et sociaux d'URSS et ceux d'Europe occidentale. Une plaine infinie, des espaces illimités coupés par des fleuves, s'étendant sur des centaines de kilomètres, ont permis la création de puissants Etats, les communautés régionales ne pouvant se maintenir à l'abri de barrières naturelles. D'où la tendance de ces communautés à se soumettre à une autorité énergique et ferme. D'où aussi, pour des populations sans défense, face aux invasions chroniques déferlant de la lointaine Asie sur les riches terres à blé — Huns, Avars, Tatars, Turcs, Mongols — le besoin de s'appuyer sur des protecteurs disposant de moyens exceptionnels, les ducs de Lithuanie, de Kiev, les tsars de Russie. La liberté est fille des montagnes.

... Il n'y a jamais eu, dans l'histoire de la Russie, de villes dotées de franchises spéciales, ni de petites confédérations rurales. Un pouvoir central, lointain, omnipotent, s'entourant de faste oriental, se considérant comme chargé de la mission divine de protéger « ses » sujets, s'inscrit en filigrane dans toute la politique de l'Europe orientale.

D'autre part, celui qui peut se déplacer de la Baltique au Pacifique, de la mer Blanche à l'Asie centrale sans passeport, sans changer de monnaie, en n'utilisant qu'une seule langue, a conscience d'être, à sa façon, un « citoyen du monde ».

* * *

Les révolutions les plus profondes ne s'accomplissent pas sur les barricades ni par la chute d'un gouvernement. Les « Villes tentaculaires » et les « Campagnes hallucinées » du poète Verhaeren s'appliquent à l'URSS, en passe de devenir un Etat industriel où les cités ouvrières dépassant 200 000 habitants apparaîtront comme un phénomène naturel. Le peuple de paysans, dans lesquels sommeillait toujours un moujik, devient un peuple de mécaniciens et de travailleurs à la chaîne vivant dans des ensembles où tout peut être prévu, les termites humaines, dont on ne s'échappe que par les diversions de la culture, fût-elle de masse.

* * *

Le planisme est à la mode, mais il se conçoit de haut en bas, du Kremlin à la République fédérée, de celle-ci à l'usine et au kolkhoze, alors que l'Occident s'est plutôt construit de bas en haut. Civilisation de technocrates, agissant sur une communauté de 250 millions d'individus. Stakanovisme, graphiques à l'affichage, médailles et récompenses, tout contribue au triomphe du plan. Dans une organisation planifiée, il ne peut y avoir place pour la fantaisie et les goûts individuels. L'absence de concurrence dans la fabrication engendre l'uniformité. Or, le fabuliste a clamé avec pertinence qu'« un jour l'ennui naquit de l'uniformité ». Les gouvernants doivent alors promettre que, dans le plan suivant, on réalisera des progrès et que le marché s'assouplira.

* * *

Le Kremlin est resté le symbole vivant de l'autorité indiscutée et indiscutable. Le régime des Soviets, se substituant au tsarisme, a réussi à transformer la mystique religieuse de la « sainte Russie » en une mystique politico-religieuse du communisme universel, confondue avec un nationalisme messianique.

* * *

Dans toutes les républiques fédérées, la notion de race et d'attachement à une culture propre n'a pas disparu. Tout au contraire. On n'est pas Russe, sauf dans la République fédérée de Russie, mais on est « Soviétique », impression que n'avaient jamais ressentie les anciens sujets des tsars avant 1917.

* * *

Le Kremlin n'agit pas mieux que les autocrates du temps jadis puisqu'il interdit la vente de journaux occidentaux et n'admet qu'une presse à sa dévotion. Signe de faiblesse, et cette asphyxie voulue risque, tôt ou tard, de provoquer des complications imprévisibles dont le régime sortira amoindri. Mais ce n'est pas pour demain...

* * *

Les Soviétiques ayant connu le régime tsariste constituent une infime minorité, surtout si l'on tient compte des pertes humaines dues aux purges staliniennes et surtout au conflit de 1941 à 1945. La propagande systématique et persuasive combinée avec l'interdiction de toute influence capitaliste a modelé tous les esprits. Un non-conformiste est un oiseau rare dont la contestation n'a pas d'écho.

* * *

Pour frapper l'imagination et l'orgueil des masses — et il y a réussi — le régime soviétique a eu d'audacieuses réalisations. Tout citoyen d'Arkhangelsk, de Bakou, d'Irkoutsk ou du Kamtchatka, est orienté sur les combinats de l'Oural ou du fleuve Angara, les barrages monstres du Dniepr, les plantations de cotonniers de l'Ousbekistan et du Turkmenistan, l'Université de Moscou. Le spectaculaire nourrit les esprits et entretient la foi dans les destinées de la « grande URSS ».

Il n'est écolier, ouvrier, homme de la rue qui ne connaisse les noms et les exploits des cosmonautes et qui ne vive leur épopée.

* * *

La machine se substituant graduellement au travail manuel, des mutations profondes s'opèrent en faveur du secteur secondaire et tertiaire. L'instruction est prisée, autant dans les républiques asiatiques, sinon plus, que dans la partie européenne de l'URSS. Elle entretient le messianisme qui aboutit, dans une société fermée à l'influence extérieure, à un nationalisme béat et satisfait.

* * *

La science vulgarisée, dégagée de toutes spéculations d'ordre métaphysique, a engendré un brutal réalisme. La notion de l'homo sapiens, représentant le type le plus évolué de l'espèce animale, est propagée de l'école primaire à l'Université, avec les conséquences qui en découlent : disparition du moujik sale et du pape gras. Type idéal : le fonctionnaire manager, rasé de frais, ou l'officier, cheveux tondus court, menton carré et volontaire, l'un et l'autre servant un régime, un système social, une civilisation nouvelle dont l'URSS doit prendre la direction. Ce genre d'hommes ne m'est pas inconnu, car je l'ai aussi rencontré à Cleveland et à Détroit...

* * *

« Il n'y a plus de Pyrénées », aurait déclaré Louis XIV en 1700. « Il n'y a plus d'Oural », pourrait-on s'écrier aujourd'hui. Certes, la République fédérée de Russie continue à jouer le rôle premier dans le cadre de l'URSS. Mais les républiques asiatiques et caucasiennes, promues régions « associées », sont appelées à devenir des cartes maîtresses dans la politique de pénétration du communisme vers les pays de l'Islam et vers ceux de l'Asie jaune et de l'Afrique noire. On s'en rendra compte avant vingt ans...

Liebefeld, décembre 1968.

Virgile MOINE